

# LA VIEILLE TAUPE

Organe de critique et d'orientation postmessianique

*Anti-Éditorial*

*Préliminaires à la connaissance de la Vieille Taupe  
et à la critique de l'économie politique... Le Nain du Lac*

*Aux Modernes (1862)*

*La Légende du Mancourte*

*Ce que sont les juifs d'après Renan et d'après Marx*

*Debord*

*Sur René Girard*

*Le présent d'un illusionniste : François Furet*

*Pasqua, Jospin et la censure*

Médiat(sic)



1



# *LA VIEILLE TAUPE*

**Organe de critique et d'orientation postmessianique**

Paraît trimestriellement

*Directeur de publication :*  
Pierre Guillaume

ISSN : *En cours*

Commission paritaire des publications de presse : *En cours*  
*Diffusion par les N. M. P. P.*

*Le premier mérite de cette revue, c'est d'exister !*

*Le deuxième mérite de cette revue sera de tenir les promesses  
qu'elle n'a pas faites !*

*La Vieille Taupe, la première revue qui existe grâce au sujet  
qu'elle n'aborde pas !*

***Toute correspondance :***

La Vieille Taupe  
B. P. 98  
75224 Paris Cedex 05

**ABONNEMENT**

L'abonnement donne droit à quatre livraisons, au bulletin confidentiel des *Amis de la Vieille Taupe* et accès à la documentation de la Vieille Taupe : 250,00 F par chèque à l'ordre de La Vieille Taupe..

**La diffusion publique peut cesser sans préavis.**

Seul l'abonnement garantit la réception des prochains numéros.

# Anti-Éditorial

*“Nihil quid humanun  
mihi alienum est”*

L'article 24 *bis* de la loi du 13 juillet 1990 abolit la liberté d'expression en France et institue un dogme historique appuyé sur la doctrine juridique exorbitante de l'infaillibilité du tribunal de Nuremberg<sup>1</sup> en ce qui concerne les crimes contre l'humanité tels que défini...

*En conséquence*, La Vieille Taupe respectera rigoureusement la loi.

<sup>1</sup> **24 bis** (L. n° 90-615 du 13 juill. 1990) Seront punis des peines prévues par le sixième alinéa de l'article 24 ceux qui auront contesté, par un des moyens énoncés à l'article 23, l'existence d'un ou plusieurs crimes contre l'humanité tels qu'ils sont définis par l'article 6 du statut du tribunal militaire international annexé à l'accord de Londres du 8 août 1945 et qui ont été commis soit par les membres d'une organisation déclarée criminelle en application de l'article 9 dudit statut, soit par une personne reconnue coupable de tels crimes par une juridiction française ou internationale.

Le tribunal pourra en outre ordonner :

1° L'affichage de sa décision dans les conditions prévues par l'article 51 du Code pénal;

2° La publication de celle-ci ou l'insertion d'un communiqué dans les conditions prévues par l'article 51-1 du Code pénal, sans que les frais de publication ou d'insertion puissent excéder le maximum de l'amende encourue.

## SOMMAIRE

*Préliminaires à la connaissance  
de la Vieille Taupe  
et à la critique de l'économie politique...*

*Le Nain du Lac*, page **5**

*Aux Modernes (1862)*  
par Leconte de Lisle, page **25**

*La Légende du Mancourte*, page **27**

*Ce que sont les juifs d'après Renan et  
d'après Marx*  
par Robert Louzon, page **41**

*Debord*  
par Pierre Guillaume, page **63**

*Sur René Girard*, page **115**

*Le présent d'un illusionniste :*  
*François Furet*  
par Pierre Guillaume, page **125**

*Pasqua, Jospin, et la censure*, page **133**

*Médiat(sic)*, page **136**

Préliminaires  
à la connaissance  
de  
la Vieille Taupe

et à la critique  
de l'économie politique...

*Le Nain du Lac*

[ici est reproduit un conte populaire  
que nous publierons plus tard]

## Aux Modernes

*Vous vivez lâchement, sans rêve, sans dessein,  
Plus vieux, plus décrépît que la terre inféconde,  
Châtrés dès le berceau par le siècle assassin  
De toute passion vigoureuse et profonde.*

*Votre cervelle est vide autant que votre sein,  
Et vous avez souillé ce misérable monde  
d'un sang si corrompu, d'un souffle si malsain,  
Que la mort germe seule en cette boue immonde.*

*Hommes, tueurs de Dieux, les temps ne sont pas loin  
Où, sur un grand tas d'or vautrés dans quelque coin,  
Ayant rongé le sol nourricier jusqu'aux roches,*

*Ne sachant faire rien ni des jours ni des nuits,  
Noyés dans le néant des suprêmes ennuis,  
Vous mourrez bêtement en emplissant vos poches.*

LECONTE DE LISLE.

Paru dans *Poèmes barbares*, en 1862.



# La Légende du Mancourte

## Conte populaire roumain

*Ce conte, d'origine russe, a été traduit en roumain et il est devenu rapidement populaire, notamment en Bessarabie, en Transnistrie et en Bucovine, au point que le concept de "Mancourte" était couramment utilisé par la population pour désigner les responsables politiques locaux au service des soviétiques, et qu'il est aujourd'hui utilisé pour désigner la nomenklatura libérale qui leur succède.*

En ces temps-là, la steppe immense occupait les horizons infinis ! Autrefois, en ces contrées sauvages, rôdaient les Juanjons, de terrible mémoire. Ces étrangers avaient envahi depuis longtemps le pays de Sarozecs. D'autres peuplades nomades vivaient en ce pays et guerroyaient sans cesse, pour les puits, les fontaines et les pâturages. Tantôt la victoire souriait aux uns, tantôt elle souriait aux autres. Vainqueurs et vaincus continuaient à vivre à l'intérieur de leurs frontières. Les uns voyaient rétrécir leurs terres et les autres s'agrandissaient aux dépens des premiers. En ces temps-là, il pleuvait bien davantage qu'aujourd'hui, aussi bien au printemps qu'à l'automne. Il y avait de riches pâturages où paissaient d'innombrables

troupeaux de vaches et autre bétail. Les caravanes traversaient le pays. Elles allaient avec leurs marchandises de foires en marchés. On raconte que peu après, le climat avait changé tout d'un coup. Les pluies avaient cessé de tomber et les fontaines s'étaient tarées. Les herbes s'étaient fanées et les pâturages avaient disparu. C'est ainsi que tous ces peuples se sont évanouis aux quatre vents et que les Juanjons ont complètement péri. Ils étaient partis vers *Edil*, comme on appelait alors la Volga, et là... leur traces disparaissent ! Personne ne pourrait dire ni d'où ils étaient venus ni où ils s'étaient évaporés...!

Le monde raconte qu'ils ont été rattrapés par la malédiction juste au moment où, en plein hiver, il voulait traverser *Edil*, dont le gel avait figé les eaux. Tout d'un coup, la glace s'est rompue, et ils ont été tous engloutis avec leurs troupeaux.

Les Cazahs, indigènes en Sarozecs, n'ont nullement voulu quitter leur pays. Ils se sont astreints à chercher de l'eau et à creuser de nouveaux puits. Seul le cimetière d'Anabéiit témoignait encore de ce passé splendide : situé sur deux collines, Eghiz et Tiubé, collées l'une contre l'autre, telles les bosses d'un chameau, il était devenu le site le plus vénéré du pays de Sarozecs. En ce temps-là, les gens venaient de partout pour y enterrer leurs morts. Certains étaient obligés de bivouaquer en pleine steppe avant d'y arriver. Tout Cazahs était fier d'avoir pu donner une digne sépulture à ses morts, à Anabéiit. Générations après générations témoignaient leur vénération à l'égard des ancêtres. C'est ici qu'étaient enterrés les hommes les plus connus et respectés, ceux qui avaient longuement vécu, qui savaient des choses..., ceux qui avaient acquis par leurs paroles et par leurs actes le respect et l'affection de tout le peuple des Cazahs.

Le cimetière d'Anabéiit avait sa légende. On raconte que les Juanjons, qui avaient envahi le pays de Sarozecs, étaient vraiment impitoyables avec les soldats ennemis dont ils parvenaient à s'emparer. Parfois ils les vendaient comme esclaves contre de la terre, et l'intéressé pouvait s'estimer heureux car, une fois vendu, il lui restait encore une chance de pouvoir s'évader et de rentrer tôt ou tard au pays. Par contre les Juanjons réservaient un terrible destin à ceux qu'ils gardaient comme esclaves pour eux-mêmes. Par un supplice effroyable, ils parvenaient à s'emparer de l'esprit de leurs esclaves, et à éteindre jusqu'à la dernière étincelle la mémoire de leurs

victimes. C'était la peine qu'on infligeait aux ennemis capturés lors des divers combats, particulièrement aux jeunes.

On leur rasait d'abord le crâne, jusqu'au moindre petit cheveu. Une fois la tête complètement rasée, les Juanjons sacrifiaient un de leur plus gros chameaux, dont ils arrachaient soigneusement la peau, surtout la plus épaisse, dans la région du cou. Ils découpaient cette peau en morceaux convenables, lesquels, encore tout chauds, étaient collés tels des cataplasmes, sur les têtes rasées des prisonniers. Le traitement avait un nom précis dans la langue des Juanjons, qui signifiait : la spiritualisation. Mais la langue des Juanjons est obscure. Certains prétendent qu'il s'agissait, pour les Juanjons, d'une véritable cérémonie religieuse, et que le nom de cette cérémonie signifiait : "Amour et respect de l'autre" mais d'autres soutiennent que les Juanjons parlaient simplement de "Chamelisation". Celui qui était soumis à ce traitement, ou bien mourrait, ne pouvant supporter le supplice, ou bien perdait toute mémoire et mettait sa vie et sa personnalité sur de nouveaux rails : Il devenait quelqu'un d'autre, un *mancourte*, c'est à dire un esclave qui n'avait ni mémoire ni passé.

La peau d'une crinière de chameau servait pour cinq ou six cérémonies. Après avoir bien enveloppé le crâne dans la peau du chameau, le cou de chacun des suppliciés était enserré dans une sorte de carcan, afin qu'il lui soit impossible de toucher quoi que ce soit avec sa tête. Garrotté de la sorte, les condamnés étaient emmenés le plus loin possible des villages, pour ne pas laisser entendre leurs hurlements navrants. Ils étaient alors abandonnés au milieu de la plaine immense, nus, parmi les mauvaises herbes et les buissons ardents, sous les feux du soleil brûlant, et par les nuits glaciales, soumis à la soif et à la faim, pieds et poings liés. Le supplice durait plusieurs jours et plusieurs nuits d'affilée. Pendant ce temps, les ponts qui contrôlaient l'accès à la plaine des suppliciés étaient gardés par des guerriers, de sorte que les parents et les amis des prisonniers ne pussent leur porter secours. De telles tentatives étaient d'ailleurs bien rares, car dans la steppe on voit de loin tout ce qui bouge. Si après quelque temps la rumeur courait que les Juanjons avaient entrepris l'une de ces cérémonies *mancourte*, l'effroi et la terreur envahissaient la population. Même les plus proches parents et les amis des éventuelles victimes — mais savait-on jamais qui avait été désigné...? — ne pensaient pas à

racheter ou à aider à s'évader ceux qu'un sort terrible avait désigné, car, en tout état de cause, il ne resterait plus que la carcasse de ce que le supplicé avait été avant d'être *mancourte*.. Seule une pauvre mère n'avait pu se résigner à accepter ce terrible destin pour son fils. Une légende de Sarozecs éternise le nom de cette mère désespérée : Naiman-Anne.

La plupart de ceux qui étaient abandonnés, attachés et bâillonnés sous le feu du soleil, succombaient peu de temps après. De cinq ou six candidats *mancourtes*, on n'est jamais parvenu à obtenir plus d'un ou deux *mancourte*. Ils mouraient, non pas tant de la faim ou de la soif, mais ce qui les tuait, c'était bien le supplice, la terrible souffrance infligée par la peau du chameau qui se rétrécissait en séchant et serrait comme dans un étau le crâne des victimes. Dès le lendemain commençait la pousse des cheveux sur les crânes rasés des *mancourtes*. Certains cheveux parvenaient à transpercer la peau du chameau, d'autres, ne trouvant aucune issue, se retournaient en s'enfonçant dans le cuir chevelu, ce qui engendrait des douleurs tellement atroces que l'intelligence, la mémoire et la personnalité s'obscurcissait progressivement, jusqu'à complète disparition. Ce n'est que le cinquième jour que les Juanjons venaient voir si quelque *mancourte* était encore en vie. Ils étaient très contents de retrouver, fût-ce un seul survivant, considérant que leur but était parfaitement atteint. Ils lui donnaient désormais à boire et à manger, et en peu de temps le *mancourte* retrouvait la plénitude de ses forces physiques. On le laissait complètement libre de ses mouvements, car on savait bien que l'idée de s'évader ne lui passerait jamais par la tête. Il était immensément reconnaissant envers ceux qui l'avaient abreuvé..., ceux qui l'avaient nourri..., ceux qui l'avaient vêtu..., ceux qui l'avaient **libéré**... C'est ainsi que se présentait le *mancourte*, un robot humain, sans aucune mémoire. Il aimait et il respectait les Juanjons. Il coûtait justement pour cela, dix fois le prix d'un esclave ordinaire. La coutume nous rapporte que lorsqu'un *mancourte* était tué à la guerre, le prix à payer par les vaincus pour en compenser la perte était six fois supérieur au prix de la vie d'un guerrier *juanjon*.

Le *mancourte* ne sait pas qui il est , à quelle race il appartient. Il ne connaît pas son nom. Il a oublié son enfance, son père et sa mère. Bref il n'a que l'apparence d'un être humain. C'est d'ailleurs en cela que consistait l'avantage, sur le

plan domestique, de posséder un mancourte. Il est parfaitement obéissant et ne présente aucun inconvénient. Il est quelque chose d'unique sur terre, parce qu'il lui manque complètement l'instinct d'insoumission et de rébellion. Le mancourte est incapable de telles idées, par conséquent il n'y a aucun besoin de le surveiller. Pas question non plus de le soupçonner de quoi que ce soit d'hostile. Fidèle comme un chien, le mancourte ne connaît que son maître, à qui il doit tout. Il ne communique qu'avec celui-ci. Toutes ses aspirations se réduisent au besoin de remplir son ventre. Il n'a pas d'autre souci. D'ordinaire on lui confie les plus pénibles travaux, qui demandent un acharnement borné et têtu. Il n'y a qu'un mancourte à pouvoir rester sans cesse avec les chameaux au pâturage. Lui seul peut supporter la solitude sur les steppes infinies de Sarozecs. A lui seul le mancourte remplace une foule de domestiques. Il ne lui faut qu'une seule chose : manger. En contrepartie il est capable de travailler sans cesse, jour et nuit, en hiver comme en été , sans se plaindre, et même sans réaliser du tout le fardeau de son destin. Il ne connaît que l'ordre de son maître. Il ne demande que de manger. Il se contente de quelques vêtements, juste le nécessaire pour ne pas geler en hiver, dans la steppe.

C'était vraiment plus facile de décapiter quelques prisonniers ou de leur infliger quelque autre supplice, pour préparer les survivants à l'esclavage, mais personne n'avait songé à s'attaquer à ce dernier et inexpugnable rempart qu'est la mémoire et la personnalité de chacun d'entre nous, cette essence humaine ultime qui nous accompagne jusqu'au dernier souffle et qui ne saurait jamais être appropriée par quelqu'un d'autre. Les Juanjons errants avaient investi l'histoire d'une telle barbarie, qu'ils n'ont pas hésité à s'emparer de l'essence ultime de l'homme. Ils ont trouvé le moyen de s'emparer de la mémoire de leurs esclaves, ils ont commis ainsi le plus grave crime que l'on puisse imaginer contre l'humanité.

Pleurant son fils *mancourtisé*, sa mère , Naiman-Anne, dans sa douleur et son désespoir, se lamentait ainsi :

“ — Lorsqu'ils t'ont volé la mémoire et qu'ils enserraient ton crâne, telle une noix dans l'étau, lorsqu'ils écrasaient ta tête et ton intelligence dans la crinière horrible, lorsqu'ils volaient la prunelle de tes yeux, lorsque tu te consumais sur leur bûcher sans flamme ni fumée, ton supplice effroyable ne t'a pas fait

voir le soleil comme un quelconque astre noir et aveugle, la plus insupportable de toutes les étoiles du ciel ?

Lorsque tu implorais du secours et que la steppe retentissait de tes hurlements, que tu te débattais en criant et en priant le seigneur, de jour comme de nuit. Lorsque tu espérais encore être sauvé. Lorsque tu te noyais dans la souffrance et que ton esprit se consumait au soleil, lorsque les mouches s'abreuvaient de ta sueur, avec ton dernier souffle n'as tu pas maudit le Seigneur pour nous avoir abandonnés dans ce monde qu'il a créé ?

Lorsque les ténèbres de l'Enfer obscurcissaient à jamais ton esprit affaibli par le supplice, et que l'arrachement de la mémoire te coupait de tout contact avec ton passé; lorsque l'on effaçait de ton cerveau l'image de ta mère et celle du torrent ou tu te baignais les jours d'été. Lorsque ton nom et celui de ton père ont disparu de ton esprit et que l'image de ton village et de la fille qui t'aimait se sont évanouis à jamais, n'as-tu pas maudit ta mère de t'avoir conçu dans son ventre et de ne t'avoir mis au monde que pour te destiner à ce terrible supplice ?”

Cette histoire se rattache à l'époque où, repoussés du sud de Asie, les Juanjons ont envahi le pays de Sarozecs, guerroyant sans cesse pour mieux le subjuguier et faire des esclaves. D'abord grâce à la surprise, il réussirent à faire de nombreux prisonniers, y compris des femmes et des enfants, qui tous sont devenus leurs esclaves. Puis, la résistance contre l'envahisseur commença à s'organiser de mieux en mieux. Mais les Juanjons ne voulaient à aucun prix renoncer à leur proie. Car ils aimaient autant les esclaves que les excellents pâturages dont ils s'étaient emparés. Les Sarozecs ne se consolait pas non plus de la sorte. Ils pensaient que c'était leur droit et leur devoir de s'affranchir. Toujours est-il que la guerre ne cessait jamais... La victoire penchait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre.

De temps à autre, il y avait quelque répit. C'est ainsi qu'une caravane apporta la nouvelle qu'elle avait pu traverser la steppe sans aucune difficulté de la part des Juanjons. Les caravaniers avaient rencontré, entre autres, un jeune homme de belle prestance, avec un grand troupeau de chameaux, mais avec lequel ils n'avaient pu échanger le moindre mot, car il était mancourte. On ne l'aurait pas cru d'abord, ajoutaient -ils, car le jeune homme ne montrait aucun signe du détournement humain qu'il avait subi. A le regarder de près, on croyait deviner qu'il avait été un esprit gai et ouvert, comme pas mal d'autres; il était

tout jeune. Sa moustache commençait juste à poindre. C'était un beau jeune homme, mais dès qu'on lui adressait la parole, il se comportait comme s'il venait de tomber de la lune. Il ne savait rien... Ne se rappelait de rien...! Ni son nom, ni celui de son père ou de sa mère, ni d'où il venait, et encore moins ce que les Juanjons lui avaient fait subir. Il restait muet face à toute question. Parfois il répondait par "oui" ou par "non", tout en enfonçant son bonnet à poil sur sa tête... C'est sans doute un grand péché, mais il était arrivé souvent que l'on plaisante et que l'on se moque même de ce pauvre mancourte. On s'était amusé tous de l'idée qu'il y ait vraiment des mancourtes dont la greffe en crinière de chameau resterait à tout jamais incrustée sur la tête...

Pour un tel mutilé du destin, il n'y a pas d'épouvante plus terrible que la menace de lui laver la tête, ou lui faire passer le crâne dans un bain de vapeur. Face à une telle perspective, le mancourte est capable de se cabrer et de ruer comme un cheval sauvage... Tout..., pourvu qu'on ne lui touche pas la tête!. En tout cas, il ne se sépare jamais de son bonnet à poil, ni le jour ni la nuit, ni même pendant son sommeil. Cependant, aussi mancourte qu'il fût, ajoutaient les caravaniers, il faisait parfaitement son travail, ne perdant jamais des yeux les nombreux chameaux dont il avait la charge. Avant de se séparer définitivement, un des caravaniers eut l'idée d'une moquerie supplémentaire :

— "Il nous reste une longue route à faire. A qui devons nous souhaiter le bonjour de ta part. A quelle jolie fille, et de la part de qui.? Dites le nous donc ! ne gardez plus le secret. Peut-on lui donner un foulard de ta part ?"

Tout en regardant celui qui lui avait posé la question, le mancourte garda un long silence. Au bout d'un certain temps il finit pas dire :

— "Jour après jour, je regarde la lune, et elle me regarde aussi. Quelqu'un doit habiter là... Mais on ne peut pas s'entendre...!"

Dans la yourte, il y avait une femme qui versait le thé aux voyageurs. C'était Naiman-Anne, dont le nom sera rendu célèbre par la légende de Sarozecs. Elle ne manifesta aucun tremblement. Elle maîtrisa son émotion. Personne n'aurait deviné à quel point elle était bouleversée. Chose étonnante d'ailleurs, car on voyait qu'elle était intérieurement transformée.

Elle aurait voulu faire parler les caravaniers, mais on aurait dit qu'elle avait peur d'en apprendre davantage sur le jeune mancourte. Quoiqu'il en soit, elle était admirablement parvenue à vaincre le trouble qui s'était emparé de son âme, mais on voyait qu'elle se comportait comme un oiseau blessé. Petit à petit, on avait changé de sujet. Personne ne pensait plus au jeune mancourte. C'est comme ça la vie ! Pendant ce temps, Naiman-Anne luttait toujours contre l'épouvante qui s'était emparée de son âme. Elle contrôlait de son mieux le tremblement de ses mains. Elle essayait d'étouffer les sanglots. Elle rectifia le pli du grand foulard noir qui ne quittait plus sa tête argentée.

La caravane repartit bientôt, et la nuit suivante, Naiman-Anne comprit qu'elle ne retrouverait plus jamais la paix de son âme, et qu'il lui faudrait à tout prix savoir si ce pâtre mancourte ne serait pas son propre fils. Par rapport au doute qu'elle avait toujours eu quand à la mort au combat de son fils, cette nouvelle était comme un fer rouge sur son cœur. Il aurait mille fois été préférable de devoir l'enterrer à nouveau, que de continuer à vivre l'âme partagée tout le restant de sa vie. Son fils avait-il été vraiment tué par les Juanjons ? Tout comme son mari, tué lui-aussi l'année précédente ? C'était d'ailleurs pour venger son père que son fils était parti à la guerre. Car les Sarozecs n'abandonnaient ni le corps, ni le souvenir des combattants tombés face à l'ennemi. Le fils devait à tout prix récupérer les cendres de son père. Chose qui, malheureusement, s'était avérée impossible. Pendant le rude combat, beaucoup l'avaient vu blessé, encore sur son cheval, lequel, apeuré par la bataille, l'avait par la suite entraîné dans la steppe, jusque dans les rangs des Juanjons. Deux de ses camarades avaient essayé de rattraper le cheval et le cavalier blessé, mais cela avait été impossible : un groupe de Juanjons était dissimulé dans une vallée, et leur intervention avait scellé le destin du fils de Naiman-Anne. Un de ses deux camarades avait perdu la vie, l'autre fut blessé. L'importance de cette épisode fut considérable, car les Naimans ont ainsi découvert l'existence des réserves embusquées des Juanjons, qui, sans cet épisode, auraient pu intervenir au moment décisif de la bataille. Si bien que les Naimans se sont retirés pour se regrouper, et personne n'a plus pensé au fils de Naiman-Anne. Le blessé qui avait pu retrouver les siens leur a raconté qu'il avait pu voir le cheval emporter le fils de Naiman-Anne dans les rangs Juanjons.

*(A suivre.)*

*L'Histoire ?*

— Chance offerte aux peuples pour se  
discréditer à tour de rôle.

**CIORAN.**

## Solvat seclum

*Tu te tairas, ô voix sinistre des vivants !*

*Blasphèmes furieux qui roulez par les vents,  
Cris d'épouvante, cris de haine, cris de rage,  
Effroyables clameurs de l'éternel naufrage,  
Tourments, crimes, remords, sanglots désespérés,  
Esprit et chair de l'homme, un jour vous vous tairiez !  
Tout se taira, dieux, rois, forçats et foules viles,  
Le rauque grondement des bagnes et des villes,  
Les bêtes des forêts, des monts et de la mer,  
Ce qui vole et bondit et rampe en cet enfer,  
Tout ce qui tremble et fuit, tout ce qui tue et mange,  
Depuis le ver de terre écrasé dans la fange  
Jusqu'à la foudre errant dans l'épaisseur des nuits !  
D'un seul coup la nature interrompra ses bruits.  
Et ce ne sera point, sous des cieux magnifiques,  
Le bonheur reconquis des paradis antiques  
ni l'entretien Adam et d'Ève sur les fleurs,  
Ni le divin sommeil après tant de douleurs;  
Ce sera quand le Globe et tout ce qui l'habite,  
Bloc stérile arraché de son immense orbite,  
Stupide, aveugle, plein d'un dernier hurlement,  
Plus lourd, plus éperdu de moment en moment,  
Contre quelque univers immobile en sa force,  
Défoncera sa vieille et misérable écorce,  
Et, laissant ruisseler, par mille trous béants,  
Sa Flamme intérieure avec ses océans,  
Ira fertiliser de ses restes immondes  
Les sillons de l'espace où fermentent les mondes.*

LECONTE DE LISLE.

Paru dans *Poèmes barbares*, en 1862.

# Ce que sont les juifs

d'après Renan et d'après Marx

*Nous reproduisons ici, sans aucune modification, un article paru dans le numéro de juin 1967 de La Révolution prolétarienne (n° 528, nouvelle série n° 227). Il nous paraît intéressant de donner à lire des points de vue divers et de montrer comment un militant ouvrier aussi indiscutable que Robert Louzon percevait la question sioniste en 1946, et encore en 1967.*

*« Le texte ci-dessous est celui d'une conférence que Robert Louzon prononça à Nice le 8 décembre 1946, avant donc la formation de l'État d'Israël. A vingt ans de distance, et après la crise aiguë que nous venons de vivre, il apporte des idées et des opinions originales sur ce qu'on appelle toujours "la question juive". » — La R.P.*

Il y a deux moyens de s'opposer à une passion que l'on juge malsaine. L'un est de produire une passion contraire; c'est alors le heurt des passions, c'est la guerre. L'autre est d'essayer de comprendre, de tenter de noyer la passion sous les lumières de la raison en recherchant les origines et les motifs du phénomène qui suscite la passion; ceci est un procédé de paix. On dit souvent que «tout comprendre, c'est tout pardonner», je crois

que l'on pourrait aussi bien dire que «tout comprendre, c'est tout pacifier». Or, l'une des questions qui a soulevé le plus de passion au cours des années que nous venons de vivre, et qui en soulève encore, est celle des Juifs. Ce que je voudrais ici c'est transposer cette question du domaine passionnel dans celui du raisonnement. Grande ambition ! Ambition téméraire, certes, et que je n'aurais pas eue si nous n'avions pas, pour nous guider en cette matière, l'opinion de deux grands esprits, deux grands maîtres de la pensée, les deux plus grands peut-être du XIXe siècle, Ernest Renan et Karl Marx. Deux hommes très différents ! L'un, pur Français, Celte d'origine chrétienne, qui faillit devenir prêtre, et qui a consacré à peu près toute sa vie à l'étude de l'histoire des religions, notamment à celle du judaïsme. L'autre, Allemand origine juive — son père était un juif converti et il avait parmi ses ascendants un nombre impressionnant de rabbins — qui ne fut jamais un spécialiste de l'histoire, mais qui fut passionnément un philosophe de l'histoire. Tous deux ayant cependant un point commun: celui d'avoir été fortement nourris, à une certaine époque de leur vie, de philosophie hégélienne. Or tous deux ont traité de la question juive, Renan au cours d'une conférence faite en 1883 dans un cercle saint-simonien, Marx dans un article paru en 1844 dans les *Annales franco-allemandes*. Deux études qui prennent le problème d'un point de vue différent, mais ce sont des points de vue qui se complètent très bien, comme vous pourrez le constater vous-mêmes.

### *Les juifs ne sont pas une race.*

Le problème qu'envisage Renan dans sa conférence est très particulier, mais il est capital. Les Juifs, se demande-t-il, constituent-ils une race, ou bien ne sont-ils que des adeptes d'une religion commune ?

La croyance générale, celle de M. Tout le Monde, et qui fut longtemps la base juridique sur laquelle s'appuyait la législation prise à l'encontre des Juifs par les États, est que les Juifs forment une race, qu'ils sont les descendants authentiques des anciens Hébreux, ces nomades du désert arabe fixés en Palestine.

Eh bien ! c'est contre cette croyance que Renan s'inscrit en faux. Selon lui, durant tous les premiers siècles de l'ère chrétienne, les Juifs ont fait énormément de prosélytisme, c'était

à qui, d'eux ou des chrétiens, convertiraient le plus de païens, et leur propagande a été couronnée de succès.

C'est ce que Renan prouve à l'aide de nombreuses citations.

C'est, par exemple, l'historien juif Josèphe, du premier siècle de notre ère, qui parle des « grandes multitudes » qui ont adopté son culte; « la Loi », dit-il (il s'agit de la Loi juive) « s'est infiltrée parmi tous les hommes; si quelqu'un doute de ma parole, je l'engage à jeter les yeux sur sa patrie, sur sa famille ». Ce sont les écrivains romains, Juvénal au IIe siècle, Don Cassius au IIIe qui signalent, pour le déplorer, le « grand nombre » de Romains qui se sont faits juifs et qui font circoncire leurs fils. Et c'est enfin Jean Chrysostome, le prêtre d'Antioche, qui, même encore au Ve siècle, est, dans ses sermons, véritablement « obsédé », dit Renan, par la crainte que ses fidèles ne désertent son église pour aller à la synagogue d'à côté.

Dans cette course au recrutement entre le judaïsme que l'on pourrait appeler orthodoxe et cette secte particulière du judaïsme qu'était celle des Juifs chrétiens, on sait que cette dernière finalement l'emporta, et de beaucoup ! La raison en est bien connue. Saint Paul ayant eu l'idée géniale de décréter que pour être Chrétien il n'y aurait plus besoin d'être circoncis, tous ceux à qui répugnait cette petite opération préférèrent aller à l'hérésie plutôt qu'à l'orthodoxie juive.

Ainsi battus sur le terrain de la propagande, les Juifs se replièrent sur eux-mêmes, mais cela, pas avant le Ve siècle; ce qui ne les empêcha pas, d'ailleurs, de faire encore des conversions, et même des conversions massives durant tout le moyen-âge.

C'est ainsi que Renan cite le cas des Khozars. A l'époque de Charlemagne, tout le sud de la Russie était habité par un peuple asiatique venu sans doute de ces steppes mongoles qui ont fourni tant d'envahisseurs pour la steppe russe. Or, un beau jour, le roi de ce peuple des Khozars se convertit au judaïsme, et, selon une habitude fréquente en ces temps, il convertit tout son peuple avec lui. C'est là un fait très important car il explique sans doute l'origine des Juifs d'Ukraine.

A cet exemple donné par Renan, on pourrait en ajouter un autre. Lorsque l'Afrique du Nord eut à faire face, au VIIe siècle, à une deuxième invasion arabe, les envahisseurs furent longuement arrêtés dans l'Aurès par des tribus berbères qui, sous les commandements successifs de Koçeila et de la Kahena, leur

infligèrent de sanglantes défaites. Tout montre que ces tribus étaient bien des tribus de Berbères, leurs moeurs, leur manière de combattre, leurs noms, c'étaient les descendants des Numides de l'époque de Jugurtha, mais...ces Berbères étaient maintenant, eux et leurs chefs de religion juive. Ils avaient été convertis au Judaïsme comme d'autres nord-africains, particulièrement ceux de la côte, avaient été convertis au christianisme. Et cela aussi est important, car cela explique l'origine des Juifs algériens.

Cependant, dit Renan, à ces témoignages historiques on oppose qu'il y a un « type juif », que tous les Juifs se ressemblent plus ou moins.

Ici Renan oppose son expérience personnelle. Il a été dix ans employé à la Bibliothèque nationale au département des manuscrits hébreux. Or, dit-il, lorsque quelqu'un entrait dans la salle il lui était facile de reconnaître tout de suite si c'était un de ses clients, mais cela, non pas parce qu'il avait le type juif, mais parce qu'il avait l'un des types juifs, car il y a plusieurs types Juifs, et ces divers types sont, d'après Renan, «absolument irréductibles les uns aux autres».

Depuis l'époque où Renan prononçait ces paroles, l'anthropologie a fait beaucoup de progrès, de nombreuses observations ont été recueillies, et toutes sont venues à l'appui du sentiment de Renan.

Voici, par exemple: comment sont décrits dans la Grande Encyclopédie, deux types de Juifs, le Juif espagnol et le Juif polonais: le type espagnol est «caractérisé par les cheveux très bruns, les yeux noirs et grands, le nez arqué, les sourcils épais et se rejoignant»; par contre, le Juif polonais «souvent roux ou blond, se distingue par les cheveux roides, gros et plats, le front étroit dans le sens transversal, les yeux petits et écartés bleus ou gris, le nez empâté souvent retroussé, les pommettes saillantes, les doigts gros et courts, etc...». Ainsi, contraste parfait. Dans un cas les cheveux sont bruns, dans l'autre ils sont roux ou blonds; le premier a les yeux grands, le second les yeux petits, l'Espagnol a le nez arqué tandis que le Polonais l'a souvent retroussé ! Renan avait bien raison de dire que de pareils types étaient irréductibles !

Dira-t-on encore que de telles descriptions présentent un certain caractère subjectif qui les rend incertaines ? Voyons alors un caractère anthropologique qui peut, lui, se mesurer: celui de l'indice céphalique. Vous savez que, pour distinguer les

racés les anthropologistes attribuent beaucoup d'importance à la largeur du crâne, plus exactement à la largeur du crâne par rapport à sa longueur. Si les Juifs appartenaient à la même race cette proportion devrait être à peu près la même chez la plupart d'entre eux. Or il n'en est rien. Un grand nombre de Juifs européens ont le crâne large — ce qui, d'ailleurs, n'a rien d'extraordinaire, car toute la partie médiane de l'Europe est peuplée précisément par des hommes à crâne large, dont on a fait une race spéciale, la «race alpine», mais il y a d'autres Juifs, ceux du Maroc notamment qui se caractérisent, au contraire, par l'un des crânes les plus allongés qui soient, et, entre ces deux extrêmes, on trouve tous les intermédiaires !

Prenons un autre caractère, dont l'étude est encore plus récente.

Vous savez que l'on s'est aperçu que les hommes se répartissent entre 4 groupes sanguins, c'est-à-dire que les hommes appartenant à un même groupe peuvent avoir impunément leurs sangs mélangés, tandis que (sauf pour l'un des groupes) si l'on mélange le sang d'un individu d'un groupe donné avec celui d'un autre groupe, le sang se coagule. Eh bien ! c'est là un bon caractère pour distinguer une race. Lorsque des hommes sont d'une même race, la plupart d'entre eux appartiennent au même groupe sanguin. Les Juifs devraient donc, si ils formaient une race, appartenir à peu près tous au même groupe sanguin. Or, l'on ne constate rien de pareil ! Les groupes sanguins auxquels appartiennent les Juifs diffèrent selon les communautés.

Ce qui rend particulièrement intéressants les groupes sanguins, c'est qu'ils apportent une confirmation à un fait historique. Il existe en Crimée une importante population juive; or cette population appartient à un groupe sanguin qui caractérise les peuples de d'Asie centrale. Si l'on se rappelle ce que nous avons dit des Khozars, ces habitants de la Russie méridionale qui se sont judaïsés au VIII<sup>e</sup> siècle, on en déduira que bien certainement les Juifs actuels de Crimée sont un groupe de descendants de ces Khozars, resté particulièrement pur. Ces Juifs sont donc des Turcs, au sens large du mot turc, ce ne sont ni des Sémites ni des Indo-européens, mais des altaïques.

Terminons par un cas particulièrement frappant. Il existe dans l'Inde, sur la côte occidentale de la péninsule, un assez grand nombre de Juifs; or la plupart d'entre eux sont des noirs !

Je n'ai jamais entendu dire, pourtant, que les Hébreux étaient noirs, que Jésus et saint Paul fussent des nègres !

Donc, la cause est entendue, l'affaire est réglée: les Juifs ne sont pas une race, c'est une salade de races. Toutes les races du Vieux Monde ont contribué à les former: races d'Europe, races d'Asie et races d'Afrique. La seule race de laquelle ils ne puissent peut-être pas se revendiquer, ou dont ils ne peuvent se revendiquer que pour la plus faible part, c'est la race juive, celle des Juifs de Palestine, car ceux-ci furent, comme vous le savez, presque complètement exterminés par les Romains à la suite de leurs révoltes des premier et deuxième siècles.

Pour être plus précis, et pour éviter toute discussion sur le sens du mot *race*, disons que la probabilité pour qu'un Juif moderne ait eu des ancêtres qui aient vécu en Palestine est tout à fait du même ordre que la probabilité qui existe pour qu'un Chrétien en ait eu.

Évidemment ! C'est très ennuyeux !

C'est ennuyeux pour tout le monde.

C'est ennuyeux pour les antisémites, qui ont toujours prétendu que ce qu'ils attaquaient dans le judaïsme, ce n'était pas la religion, mais les caractères distinctifs, les caractères ataviques de la race que, selon eux, les Juifs constituaient.

Et c'est ennuyeux aussi pour les Juifs, pour ceux du moins, et c'est le plus grand nombre, qui s'imaginent appartenir à un « peuple élu ». Au peuple que Jéhovah a pris sous sa protection particulière, ceux auxquels Isaïe a promis qu'ils seraient « la lumière des nations ». Car cette protection et ces promesses ne s'appliquent qu'au peuple d'Israël, aux Béni-Israël; si donc ils ne descendent pas des Israélites, ils n'ont aucun droit, malgré toute leur religion, à être élus, et cela est très gênant de ne plus se croire des «prédestinés».

### *Les Juifs, représentants de la liberté économique.*

Mais, si les Juifs ne sont pas une race, que sont-ils donc ?

Renan nous le dit, le judaïsme n'est qu'une religion: les Juifs ne sont que l'ensemble des hommes qui professent une foi commune.

Cette réponse est suffisante pour ceux que nous pourrions appeler les spiritualistes, ceux qui pensent que la religion est un fait primitif, qu'on embrasse une religion donnée par un acte délibéré de la volonté, simplement parce qu'elle correspond à « votre idée ». Mais elle ne saurait suffire aux matérialistes pour qui la religion n'est qu'un phénomène dérivé.

Le matérialisme historique, vous le savez, professe que les idées, les sentiments même des hommes, envisagés collectivement, tout ce qu'on désigne du nom d'idéologie, est déterminé essentiellement par les conditions dans lesquelles ces hommes vivent, ou, plus précisément par les conditions dans lesquelles ils gagnent leur vie. Or la religion fait partie de l'idéologie, elle est le type même de l'idéologie, il s'ensuit que, pour les matérialistes, une religion déterminée a pour motif, pour raison d'être, les conditions économiques et sociales qui sont celles des hommes qui la professent.

Si donc il existe une religion juive, si cette religion s'est maintenue depuis 2.000 ans contre vents et marées, c'est qu'elle a une raison d'être économique.

Or, quelle est cette raison ?

Pour répondre à cette question, il faut nous adresser maintenant au père du matérialisme historique lui-même, à Karl Marx.

L'article de Marx paru dans les *Annales Franco-allemandes* trois ans avant que ne soit écrit le *Manifeste Communiste*, est une réponse à des articles écrits sur la même question par Bruno Bauer, le philosophe allemand qui était le chef de ce qu'on appelait alors la «gauche hégélienne».

A cette époque, la question de l'émancipation des Juifs était chaudement débattue en Allemagne. Tout le monde sait que, jusqu'à la Révolution française, les Juifs ont été soumis dans toute l'Europe à des restrictions de droits très importantes, aussi bien dans le domaine civil que dans le domaine politique; on leur avait fait un véritable régime d'exception. En France, la Constituante supprima ce régime, mais dans la plupart des autres pays, en Allemagne notamment, les Juifs étaient encore astreints dans les années 1840 à un statut spécial. Fallait-il supprimer ce statut, «émanciper» légalement le Juif, telle est la question qui passionnait alors l'Allemagne.

Bien que profondément libéral, Bruno Bauer avait pris position contre l'émancipation des Juifs.

Les Juifs, disait Bauer, n'ont aucun droit à être émancipés, parce que les Droits de l'Homme, ça se conquiert, ça ne s'octroie pas. Si les Chrétiens ont obtenu la garantie des Droits de l'Homme, c'est parce qu'ils se sont émancipés du christianisme, c'est parce qu'ils ont construit une société civile, une société laïque, qui ignore la religion, et qui est même bien souvent en opposition avec elle; ils ne se sont émancipés politiquement et socialement que parce qu'ils se sont d'abord émancipés de la religion.

Or les Juifs, eux, dit Bauer, ne se sont pas émancipés du judaïsme. Ils ne connaissent pas d'autres lois — je rappelle que nous sommes dans les années 1840 — que celles de Moïse, d'autre Droit que celui du Talmud, et les détails les plus infimes de leur vie quotidienne sont soumis aux prescriptions de la Thora. Que les Juifs s'émancipent du judaïsme, et alors seulement ils auront droit à l'émancipation civile et politique.

A cette thèse, dont on ne peut méconnaître la force, Marx fait une réponse qui, en gros, est celle-ci : Bruno met la religion au premier plan, il la considère comme un fait en soi, alors que la religion juive, comme toute autre religion, n'est qu'une conséquence. *«Il ne faut pas chercher, dit Marx, le secret du Juif dans sa religion, mais le secret de sa religion dans le Juif, dans le Juif réel ».*

Et, après de longues pages, qui présentent surtout un intérêt philosophique, où sont examinés les rapports réciproques de la société, de la religion et de l'État, Marx, revenant plus spécialement au problème juif, conclut selon sa manière habituelle par quelques phrases lapidaires, des affirmations tranchées qu'il n'entoure pas de beaucoup d'explications et dont les deux principales, celles qui résument toutes les autres, sont celles-ci:

*«La nationalité du Juif est la nationalité du commerçant, de l'homme d'argent.»*

Et :

*«L'émancipation sociale du Juif, c'est l'émancipation de la société du judaïsme»*

Ces brèves formules, qui peuvent résonner étrangement aux oreilles de certains d'entre vous nécessitent, évidemment, quelques explications.

Marx n'avait, certes, rien d'un démagogue, il était tout le contraire d'un démagogue. Lorsque donc il déclare que la

nationalité du Juif c'est celle de l'homme d'argent, il est bien certain qu'il ne veut pas dire qu'il n'y a que le Juif qui aime l'argent, il sait très bien que ce n'est pas là un caractère particulier au Juif, il sait très bien que tout le monde aime l'argent- nos grands auteurs n'ont pas eu besoin d'aller chez les Juifs pour trouver Harpagon ou le père Grandet; Marx ne veut pas dire davantage par là que tous les Juifs sont riches, il savait le contraire, par expérience. Que veut-il donc dire ?

Comme tous ses contemporains Marx avait été frappé du fait que le régime issu de la révolution française avait apporté dans l'organisation sociale cette nouveauté sans précédent: la suppression de toutes distinctions entre les hommes autres que celle de la richesse. Dans toutes les sociétés précédentes, que ce soient les sociétés antiques, la société médiévale ou celle de l'Ancien régime, ce n'était pas l'argent qui fixait la place de chacun dans la hiérarchie sociale, mais sa condition juridique. Dans l'Antiquité vous étiez ou bien esclave ou bien homme libre, ou bien affranchi ou bien ingénu, et vous pouviez être archi-millionnaire comme le furent certains affranchis romains vous n'aviez tout de même droit qu'à une place inférieure, dans l'État et dans la société, à celle de l'homme né libre, fut-il pauvre comme Job. De même sous l'Ancien régime, vous étiez noble ou roturier, serf ou vilain, maître ou compagnon, homme d'épée ou homme de robe, et fussiez-vous le plus riche négociant du royaume, vous ne deviez pas moins céder le pas au plus gueux des nobliaux de province.

Le régime moderne a supprimé toutes ces distinctions de droit, il n'a plus laissé qu'une seule distinction, une distinction de fait: celle du riche et du pauvre, celle de celui qui a de l'argent et de celui qui n'en a pas. Or... ceci est juif. Dans la société juive, dans toutes les communautés juives de l'Ancien régime il y avait en effet déjà cette chose à laquelle nous sommes maintenant complètement habitués, mais qui était alors absolument anormale: il n'y existait pas d'autres distinctions entre un Juif et un autre Juif que celles qui séparent un homme riche d'un homme pauvre.

C'est pourquoi Marx pouvait écrire que la nationalité du Juif c'est la nationalité de l'argent, et comme, d'autre part, il estimait que cette dernière distinction, la distinction des fortunes, devait disparaître, que c'était là le prochain pas à faire, il proclamait que l'émancipation sociale serait l'émancipation du judaïsme.

Mais il nous faut aller plus loin.

La conséquence de ce que dans la société juive il n'y avait pas d'autres inégalités que celle de l'argent était que tout le monde possédait le même droit, celui de gagner de l'argent. En même temps que l'égalité de condition, la liberté économique était à la base de la société juive. Voilà pourquoi Marx pouvait écrire également que la nationalité du Juif est la nationalité du commerçant, du commerçant libre, bien entendu.

Or ceci distinguait encore plus radicalement la société juive de la société chrétienne, de la société légale de l'Ancien régime. L'Ancien régime était en effet, ce qu'on appelle aujourd'hui un régime d'économie contrôlée, nouveau mot pour une bien vieille chose. Sous la double limitation des entraves corporatives et des interdictions de l'État, la production et les échanges ne jouissaient que d'une liberté extrêmement limitée. Vous ne pouviez ni vous établir librement, ni vendre à un autre prix que vos collègues, ni même simplement attirer l'attention de l'acheteur éventuel sur votre marchandise en l'étalant à votre vitrine. Les étalages, cette gloire de nos villes modernes, étaient considérés comme de la concurrence déloyale, ce sont les Juifs qui les ont introduits.

Eh bien ! C'est ce contraste entre la société juive fondée sur la liberté du commerce et la société non juive basée sur la réglementation qui explique toute l'histoire des Juifs durant les siècles qui précédèrent le XIXe.

Sous le poids de ses interdictions, la société régulière aurait péri étouffée si elle n'avait pu respirer quelque peu de liberté. Cette liberté, c'étaient les Juifs qui la lui apportaient. Pour prendre un exemple bien connu, comment auraient fait les rois et les princes qui voulaient faire la guerre, les nobles qui voulaient faire figure, s'ils n'avaient trouvé à emprunter de l'argent ? Et où auraient-ils pu en trouver ailleurs que chez les Juifs, puisque dans la société légale le prêt à intérêt était interdit ? Parce qu'ils représentaient la liberté économique, les Juifs étaient mis au ban de la société, c'étaient, sinon des hors-la-loi, au moins des hors-castes, mais ils ne s'en maintenaient pas moins précisément parce qu'ils représentaient la liberté économique: ils étaient indispensables.

C'est là une situation que nous comprenons beaucoup mieux aujourd'hui que nous n'aurions pu le faire il y a dix ans, car c'est précisément dans la même situation que nous nous trouvons

aujourd'hui<sup>2</sup>. Il y a aujourd'hui un marché officiel réglementé, et, à côté, un marché libre, dit «marché noir». Les gens du marché noir sont honnis, vilipendés, méprisés, constamment menacés des foudres de la loi, tout comme l'étaient les Juifs, c'est contre eux que les gouvernements embarrassés tentent de détourner les colères populaires, comme ils tentaient jadis de les détourner contre les Juifs, mais malgré la loi et en dépit du sentiment populaire le marché noir subsiste, tout comme ont subsisté les Juifs, et pour la même raison: du fait qu'il est la liberté, le marché noir est indispensable, et tout le monde a recours à lui. Vous savez très bien que sans le marché noir un bon nombre d'entre vous ne seraient pas là parce qu'ils seraient morts, et vous savez aussi très bien qu'il n'y a pas une usine, pas un atelier qui aurait continué à tourner s'il n'avait recouru au marché noir au moins pour un certain nombre de produits secondaires, tels que l'huile pour les machines.

Cependant, on ne peut vivre ainsi en marge de la société, même lorsqu'on lui est nécessaire, qu'à une condition: c'est de se serrer les coudes. Il faut arriver à constituer une véritable société fermée, dont les membres peuvent se reconnaître du premier coup d'œil à cause de l'observance de rites communs, et peuvent avoir confiance les uns dans les autres parce qu'ils possèdent une morale commune, fort stricte et rigoureusement observée. Une véritable franc-maçonnerie, mais une franc-maçonnerie beaucoup plus solidement charpentée que celle qui porte ce nom. Or qu'est-ce qui pouvait fournir aux pratiquants du marché libre un lien plus solide, une morale et des rites plus adéquats, qu'une religion commune, et surtout qu'une religion aussi rigoriste et aussi hermétique que l'était la religion juive depuis le Talmud ?

Voilà le secret du judaïsme. Il n'y a pas de miracle juif. Le judaïsme a été le produit d'une nécessité, d'une nécessité historique, celle où s'est trouvée l'économie réglementée de l'Ancien régime d'avoir un secteur libre, secteur avec lequel elle se trouvait en complète opposition de principe mais dont le fonctionnement était nécessaire à son propre fonctionnement. C'est pourquoi Marx pouvait écrire que « *le judaïsme s'est conservé, non pas malgré l'histoire, mais par l'histoire* ».

<sup>2</sup>Je rappelle que ceci a été écrit en 1946. — *Robert Louzon* (1967).

Et l'émancipation des Juifs devient maintenant une affaire fort claire. L'émancipation du Juif était la suite toute naturelle de l'avènement du capitalisme, c'est-à-dire de l'institution de l'égalité politique et de l'établissement de la liberté économique. Quand la Révolution française proclama que tous les hommes étaient égaux en droit, c'est-à-dire qu'il n'y avait plus entre eux d'autres distinctions que la distinction de fait provenant de leur plus ou moins grande fortune, quand elle supprima tout ce qui restait des corporations ainsi que toutes les limitations apportées par l'État à l'activité économique des individus, elle ne fit qu'étendre à la société tout entière les règles qui n'avaient été jusque-là que celles de la société juive. Le principe du «laissez faire, laissez passer», le mot d'ordre « enrichissez-vous ! » qu'était-ce donc, sinon le principe et le mot d'ordre du judaïsme ?

Voilà pourquoi le statut personnel du Juif devait disparaître, pourquoi l'un des premiers actes de la Constituante fut de réaliser l'émancipation des Juifs, et que cette émancipation s'étendit progressivement à toute l'Europe au fur et à mesure que le Nouveau Régime pénétrait dans toute l'Europe. Comme le dit Marx, « *les Juifs se sont émancipés dans la mesure même où les Chrétiens sont devenus juifs* ».

J'en ai fini avec ce que je voulais exposer de ce qui me paraît avoir été l'essentiel des idées de Renan et de Marx sur la question juive. Je voudrais, pour conclure, voir brièvement comment les principes généraux que nous venons d'indiquer peuvent être appliqués à l'état présent de la question juive, comment on peut expliquer à leur lumière les deux pôles en lesquels se concentre aujourd'hui le problème juif: d'une part l'antisémitisme, d'autre part le sionisme.

### *L'antisémitisme.*

On peut distinguer deux sortes d'antisémitisme, l'un, dont on pourrait prendre comme type l'antisémitisme français, qui est presque purement verbal, l'autre, qui a revêtu un caractère juridique, et qui fut l'antisémitisme hitlérien.

La cause de ces deux antisémitismes est différente.

En ce qui concerne l'antisémitisme français, sa raison est claire. Lorsque la loi de la société juive est devenue loi générale, les Juifs se sont trouvés tout naturellement avantagés. Ils avaient une expérience que les autres n'avaient pas, et dont ceux-ci d'ailleurs, encore tout empêtrés dans leurs vieilles traditions, ne se débarrassaient qu'assez difficilement. Si bien que dans cette jungle qu'est la société capitaliste il leur arrivait de triompher plus souvent que les autres. Cela, non seulement dans le commerce, ou dans la banque, mais aussi dans les professions libérales pour lesquelles l'agilité d'esprit qu'ils avaient dû acquérir au cours des conditions de vie très difficiles qui leur avaient été faites, leur servait admirablement. Il y eut alors contre eux la jalousie que soulève tout concurrent qui réussit trop bien. C'est un sentiment que nous connaissons bien ici, à Nice. Tous les Niçois, surtout dans le commerce, et y compris les Italiens fraîchement naturalisés, sont plus ou moins italophobes. C'est qu'il y a beaucoup d'Italiens à Nice et que, grâce surtout à leur grosse puissance de travail, ils réussissent généralement bien. Il n'est guère de commerçant français qui n'ait un concurrent italien dans ses parages, aussi chaque client de celui-ci lui paraît être un client qu'on lui enlève. «Ah ! Si l'on empêchait ces sales macaronis de s'établir, combien mes affaires seraient plus brillantes !» Eh bien ! Il en est exactement de même à l'égard des Juifs. On est contre les Juifs simplement parce qu'on est jaloux d'eux. La preuve en est que dans les professions où la concurrence juive ne se fait pas sentir il n'y a pas d'antisémitisme et que c'est là, au contraire, où cette concurrence est la plus vive que l'antisémitisme est le plus virulent. Ainsi, on peut dire qu'il n'y a pratiquement pas d'antisémitisme dans la classe ouvrière française. La raison en est simple, c'est qu'il n'y a à peu près pas d'ouvriers juifs. Par contre, si la corporation qui a fourni le plus grand nombre de membres à l'Action française d'abord, au P.P.F. ensuite, est la corporation médicale, c'est que c'est dans la médecine qu'il y a le plus de Juifs, et c'est là qu'ils réussissent le mieux.

Mais cet antisémitisme est sans grande importance et il disparaîtra au fur et à mesure que le Juif s'assimilera, c'est-à-dire qu'il perdra la supériorité que lui ont valu cinq siècles d'avance dans la pratique de la liberté<sup>3</sup>.

<sup>3</sup> [économique] N.d. l. V. T.

L'antisémitisme allemand eut un caractère différent. Je ne parle pas ici de l'antisémitisme des dernières années, celles durant lesquelles les hitlériens sentant la victoire leur échapper et voulant trouver un responsable cherchaient quelqu'un sur qui se venger. Ils avaient le Juif sous la main, ils se sont vengés sur le Juif. Cela relève de la psychiatrie, non de la sociologie; le matérialisme historique ne peut en fournir d'explication.

Ce dont je veux parler seulement, c'est de l'antisémitisme des premières années du régime hitlérien, alors qu'il n'était point encore question d'exterminer les Juifs, mais seulement de les frapper d'un certain nombre d'incapacités légales.

Or cette attitude s'explique très bien.

N'oubliez pas, en effet, que l'essentiel de la politique nationale-socialiste, du point de vue intérieur, consistait à supprimer la liberté économique, tenue pour responsable du chômage. Le patron n'était plus le patron, le charbonnier maître chez lui, il n'était plus que le « führer » de son entreprise, et, en tant que tel, soumis aux directives et aux ordres des *führer* de rangs supérieurs. Toute l'économie tendait ainsi à être contrôlée depuis le haut jusqu'en bas. On revenait ainsi, tout simplement, à l'économie de l'Ancien Régime avec bien entendu, les modifications qui s'imposaient du fait des transformations de la technique. Revenant donc à l'économie de l'Ancien régime, il était naturel que l'hitlérisme cherche à remettre le Juif dans la condition où il était sous l'Ancien Régime. Pour rétablir le contrôle économique on fermait le verrou sur les représentants traditionnels de la liberté économique.

### *Le sionisme.*

En ce qui concerne le sionisme, dissipons d'abord une équivoque ! Le sionisme n'est pas né des persécutions hitlériennes, il utilise les persécutions pour se renforcer, mais il n'est pas né d'elles.

Le sionisme date de 1900, c'est-à-dire de l'époque où le libéralisme est à son apogée; il n'y avait plus alors qu'en Roumanie et en Russie que les Juifs ne fussent point émancipés; partout ailleurs, en Europe, ils possédaient l'égalité civile et politique avec les autres citoyens. Jamais les Juifs n'avaient autant été à l'abri des persécutions, et c'est à ce moment que,

pour la première fois, ils parlent d'émigrer en Palestine ! Et lorsqu'ils commenceront à réaliser leur dessein, ce sera en 1918 alors que le dernier grand pays où ils étaient soumis à un régime d'exception, la Russie, venait à son tour, de supprimer toutes les interdictions qui les frappaient ! Aujourd'hui même, où ils se prétendent persécutés en Pologne et en Roumanie, bien que fort nombreux soient ceux d'entre eux qui appartiennent maintenant aux sphères dirigeantes de ces deux pays, ils s'acharnent à ne vouloir aller qu'en Palestine, alors qu'il leur serait mille fois plus facile d'obtenir leur entrée dans les différents pays du monde, proportionnellement à la population de ceux-ci et à leurs ressources.

Alors, le sionisme, loin d'être le produit des persécutions contre les Juifs, ne serait-il pas simplement le fruit de leur libération ?

J'ai dit tout à l'heure que les idéologies, et particulièrement les religions, avaient des racines économiques; cependant elles n'en ont pas moins une vie propre, d'où elles tirent une certaine autonomie à l'égard des conditions économiques et sociales qui leur ont donné naissance. Il s'ensuit que, lorsqu'ont disparu les conditions économiques qui sont leur raison d'être, elles cherchent néanmoins à subsister.

Voilà le pourquoi du sionisme !

Depuis l'instauration de la liberté économique, depuis l'émancipation légale du Juif, le judaïsme n'a plus de raison d'être; cependant il ne veut pas mourir ! Il cherche alors à se créer une vie artificielle, une nouvelle vie en se transplantant en Palestine afin d'y devenir la religion d'État d'un nouvel État. Cela rappelle ces organes, ces cœurs que l'on enlève à un organisme et qu'on continue à faire vivre, à faire battre dans des milieux artificiels, alors que leur vie, que leurs pulsations, n'ont plus de raison d'être puisqu'ils sont séparés de l'organisme pour lequel ils étaient faits.

Quel sera l'avenir du sionisme ?

Ira-t-il rejoindre en cette Syrie, qui est à la fois le berceau et le tombeau des religions, les innombrables religions qui y sont déjà enterrées ? Des religions mortes, qui ont eu souvent leur grande heure d'histoire, mais qui n'y sont plus professées que par quelques sectateurs intrépides et qui sont maintenant

réduites à l'état de pièces de musée, car elles sont désormais privées de leur raison d'être économique.

Ou bien, comme ces organes dont je parlais tout à l'heure et qu'il arrive qu'on greffe sur de nouveaux organismes, le judaïsme de Palestine sera-t-il appelé à un nouveau destin ? Cela est possible. Tout dépendra des événements internationaux et du jeu des grandes puissances impérialistes dans le Proche-Orient. Mais ce que d'ores et déjà l'on peut affirmer, c'est que ce nouveau judaïsme, s'il se produit, différera autant du Judaïsme que nous connaissons que celui-ci différait du Judaïsme des anciens Hébreux, de celui d'Abraham, ou de celui d'Isaïe. A la surface, il pourra être le même, les mots pourront être identiques, les mêmes rites observés, les mêmes textes sacrés invoqués, le même dieu vénéré, la substance n'en sera pas moins différente.

Le judaïsme que deux mille ans de vie européenne avait forgé, est mort. Il est mort de son triomphe ! Et rien ne pourra le ressusciter !

**R. LOUZON.**

# Debord

J'ai rencontré Guy Debord pour la première fois le 27 octobre 1960. Nous nous étions téléphoné deux jours auparavant pour convenir d'une rencontre. Une manifestation contre la guerre d'Algérie qui s'annonçait comme devant revêtir une importance particulière était prévue pour le surlendemain. Elle devait débiter à la "Mutualité". J'habitais chez mes parents, à proximité du Panthéon, donc à proximité de la "Mutualité". Nous avons donc convenu de nous rencontrer chez moi, et de nous rendre ensemble à la manifestation. Nous avons discuté une heure environ, avant de rejoindre la foule, où nous nous sommes trouvés très vite séparés par les bagarres et les charges de police. Cette première rencontre devait être suivie de beaucoup d'autres.

J'avais dix-neuf ans. Je venais d'adhérer à "Socialisme ou Barbarie" grâce à Jean-François Lyotard. J'arrivais, très ignorant, de ma province, et je m'étais lancé corps et âme dans l'activité "révolutionnaire" avec la fougue et les naïvetés de la jeunesse. "Socialisme ou Barbarie" m'ouvrait la perspective d'une critique radicale du monde capitaliste, tant dans sa version occidentale que dans sa version "soviétique". L'idée même que l'on pût *faire de la politique*, en deçà de ce programme minimum, m'était inconcevable, et le parti "communiste" m'apparaissait comme un parti d'extrême-droite, au même titre que tous les autres.

Daniel Blanchard, alias Canjuers, qui m'avait précédé à "S. ou B.", était parti effectuer son service militaire comme coopérant en Guinée. Il avait, avant son départ, entretenu des relations avec Guy Debord. De leur rencontre était né un texte commun intitulé "Preliminaires pour la définition de l'unité du

programme révolutionnaire”. Canjuers avait fait circuler ce texte, mais “S ou B.” n’y avait accordé qu’une attention distante, pour ne pas dire condescendante. J’avais cependant été désigné et très officiellement chargé, sur les instances de Canjuers, de maintenir le contact avec Guy Debord, qui lui-même en avait été averti...

A quelque temps de cette première rencontre et de cette manifestation mémorable, par un hasard qui n’en était pas un, je rencontraï Guy Debord, en compagnie de Michèle Bernstein à la terrasse d’un petit café maintenant disparu du boulevard St Germain, près de la rue St Guillaume. Ils venaient de visiter l’exposition d’un artiste qui se tenait rue du Pré-aux-Clercs, dans la cave sommairement aménagée d’un immeuble. Cet immeuble se trouvait appartenir à la famille d’un ami d’enfance que j’avais perdu de vue pendant plusieurs années. Je venais de le retrouver avec plaisir. Il venait, comme moi, de “monter à Paris” pour faire ses études. J’avais reçu une invitation à cette exposition, et j’avais cru, en lisant l’adresse, qu’elle m’avait été adressée par cet ami. En fait, elle m’avait été envoyée par Debord et les situationnistes. Lorsque je rencontraï Guy Debord et Michèle Bernstein à la terrasse de ce café, j’avais visité cette exposition la veille, mais j’ignorais qu’ils avaient entretenu ou entretenaient une relation quelconque avec cet artiste, en dehors du fait qu’ils sortaient eux-mêmes de cette exposition, comme ils me le dirent pour expliquer leur présence en ce lieu.

C’est donc en toute liberté que je leur déclarai toute l’indifférence que j’attachais à cette activité et mon mépris pour un art décomposé, dans une société dont j’ignorais encore qu’elle était en décomposition. Cette exposition, dont je n’exclus pas qu’elle ait pu révéler un certain talent plastique et pictural, ne m’a laissé aucun souvenir, en dehors du fait qu’elle comportait, dans un endroit retiré auquel tout le monde n’accédait pas, et que mon ami m’avait montré avec gêne, un Christ en croix blasphématoire, en ce qu’il était peint nu et qu’un petit moteur électrique dissimulé derrière la toile, lui faisait alternativement replier des bras en carton en gonflant les biceps, et glisser le cache-sexe saint-sulpicien convenu, en carton également.

Je disais à Guy Debord et à Michèle Bernstein que cette volonté blasphématoire me paraissait être tout le contraire d’une

activité critique révolutionnaire. Outre qu'elle était contre-productive, elle dénotait une obsession chrétienne jusque dans son apparente contestation. Je me souviens que j'évoquais les peuples italien et espagnol, chez qui le blasphème cohabite avec l'imprégnation chrétienne, dont il est, et n'est que... la rançon, ou plutôt l'autre face de la même médaille. Guy Debord et Michèle Bernstein en convinrent immédiatement, avec, peut-être, un peu de réticence de la part de Michèle Bernstein, autant qu'il m'en souviennent.

Dans les nombreuses rencontres qui suivirent, il ne fut non plus question ni d'art, ni d'artiste. On peut d'ailleurs vérifier, à la simple lecture des numéros d'*Internationale Situationniste*, le changement d'attitude à l'égard de l'art comme activité séparée et de son dépassement, qui se manifeste à partir du n° 5 (décembre 1960), où est, précisément, annoncée la publication du texte commun Debord-Canjuers (page 11). Je ne sais pas si mes propres positions à ce sujet ont eu quelque influence sur Debord, mais j'en doute. Et si tel était le cas, ce ne serait de toute façon qu'au terme d'un processus déjà bien engagé, sinon complètement achevé, avant notre rencontre.

A partir de ce moment, mes rencontres avec Debord se multiplièrent. On peut aisément suivre la trace de leur influence dans les numéros 5, 6 et 7 d'*Internationale Situationniste*. C'est ainsi que j'amenais Debord à adhérer formellement à "S. ou B."

Lorsque j'évoquai ces souvenirs en réponse aux questions d'un ami qui se trouve avoir été un grand connaisseur de l'histoire, des publications et des polémiques autour de l'*Internationale Situationniste*, il a manifesté une véritable stupéfaction. Il croyait à peu près tout connaître sur le sujet, mais il ignorait cet épisode. Il pensait donc que Debord avait cherché à cacher ou à gommer ce fait. C'est son étonnement qui m'a fait prendre conscience qu'il n'existe aucun texte, ni rien qui fasse allusion à l'adhésion formelle de Debord à "S. ou B.", alors que les numéros d'*Internationale Situationniste* constituent une chronique assez complète et assez fidèle de tout ce qui méritait d'être retenu de la vie et des pensées des situationnistes. Cet ami me soutenait même qu'à sa connaissance, la plupart des situationnistes l'auraient ignoré. Pourtant, c'est cette adhésion qui est à l'origine d'une véritable mue de l'I. S., qu'il est aisé de

constater à la lecture de la revue, et qui explique seule l'audience qu'elle acquerra.

Toujours est-il, je suis catégorique, que Debord a adhéré à "S. ou B.". Il a participé aux réunions du groupe, la plupart du temps au café "Le Tambour", à la Bastille, et aux comités de rédaction de la revue, ainsi qu'à ceux du bulletin *Pouvoir Ouvrier*.

Je suis incapable de préciser à quelle date s'est concrétisée cette adhésion. Mais le 20 décembre 1960 se déclenchaient de puissantes grèves en Belgique. Après les grèves d'Allemagne de l'Est en 1953, dont j'avais appris la réalité en lisant les anciens numéros de *S. ou B.*, et surtout la formidable insurrection hongroise de 1956, où les conseils ouvriers avaient joué un rôle dirigeant (voir *S. ou B.* n° 20 et 21), nous ne doutions plus de l'effondrement inéluctable du régime stalinien et nous attendions le réveil de la classe ouvrière européenne, qui permettrait, pour commencer, "de pendre Maurice Thorez à un réverbère avec les tripes de Benoît Frachon". Le groupe s'était réuni le samedi 31 décembre avec un camarade anglais de *Solidarity* qui revenait de Belgique, et le groupe avait décidé de m'y envoyer, pour "couvrir" les événements et prendre un maximum de contacts. Guy Debord participait à cette réunion. Il venait lui-même de recevoir une lettre d'un Belge adressée à la revue *Internationale Situationniste*. Debord m'avait confié cette lettre en me chargeant de rencontrer l'auteur, à la fois pour le compte de l'I. S. et de S. ou B. Il s'agissait de Raoul Vaneigem. (D'ailleurs, beaucoup plus tard, alors que Vaneigem s'était enfui précipitamment de Belgique avec une de ses élèves parce que la Gendarmerie lui cherchait des noises pour "détournement de mineure", mon épouse a prêté des vêtements à cette "mineure" fort adulte. Mais si j'ai parfois apprécié ses articles dans l'I. S., je n'ai pas souvenir de conversations intéressantes — je veux dire : qui m'aient intéressé — avec Vaneigem, et je n'ai jamais lu son livre). Un peu plus tard, Debord participa à un voyage collectif du groupe où nous avons essayé de structurer en "organisation" nos contacts en Belgique et rencontré Robert Dehoux. L'équipée avait été assez loufoque, et décevante, mais cela sort du sujet.

La date de la démission de Debord, par contre, est certaine : le 22 mai 1961 au soir, au terme d'une "Conférence internationale" (un bien grand nom pour peu de chose) de trois

jours qui s'était tenue à Paris avec trois ou quatre camarades de *Solidarity* (voir S. ou B. n° 33, page 95. Les prétendues délégations italienne et belge relevant de l'ectoplasmie). Debord y participa tout à fait normalement, intervenant peu mais avec bon sens. Puis, à la fin, il annonça calmement et fermement à Chaulieu (alias Cardan, alias Castoriadis), puis à Lyotard, puis à tous, son intention de démissionner. Toutes les tentatives de Chaulieu pour le faire revenir sur sa décision, le soir même et le lendemain, restèrent vaines. Chaulieu déploya tous les trésors de séduction dont il était capable, traça des perspectives grandioses, si seulement on transformait les tares bureaucratiques et passéistes du groupe, etc., etc. Debord écoutait...sans dire un mot. Quand Chaulieu eut terminé, il se borna à dire : "Oui..., mais..., je ne me sens pas à la hauteur de la tâche" et aussi : "Ça doit être très fatigant ! [de construire l'organisation révolutionnaire]". Et Debord est venu à la réunion suivante, au café "Le Tambour" donner officiellement sa démission, en payant sa cotisation du mois précédent et du mois en cours, et en disant en quelques mots qu'il trouvait fort bien que le groupe existât, mais que lui-même n'avait plus envie d'y participer ! Il remercia pour ce qu'il avait appris. Et il s'éclipsa.

C'était un formidable pavé dans la mare. A peine était-il parti que les attaques fusèrent. Les sarcasmes, les suspicions les plus incroyables se donnaient libre cours. Pour ma part, je déclarais que Debord me paraissait absolument irréprochable. Point final !

Mais c'est là que je devais découvrir qu'il n'est rien de pire que d'être irréprochable !

Dans les groupuscules (et Socialisme ou Barbarie était un groupuscule, bien que l'Esprit y soufflât encore, à cette époque), les démissions et les scissions sont de véritables divorces, où chaque camp a besoin de constituer l'autre en "mal absolu". Les deux fractions scissionnistes, ou le démissionnaire et l'organisation, s'accusent mutuellement de tous les péchés du monde. A moins que le démissionnaire ne parte, la tête basse. Et dans ce cas, on lui accordera, à la rigueur, indulgence et commisération. "Un homme à la mer..., la lutte continue !" A condition qu'il soit bien entendu que le démissionnaire s'achemine vers un destin déplorable. Sinon la rupture, donc la *bouc-émissement* de l'autre, est le processus nécessaire par lequel chacune des parties reconstitue son image de soi, en mettant tout le mal sur

le dos de l'autre. L'attitude de Debord, qui n'avait pas du tout la tête basse, et ne manifestait pas non plus la moindre agressivité, frustrait le groupe de cette thérapeutique. Il partait en laissant des virus dans la programmation des révolutionnaires. Son comportement faisait surgir la question des illusions que nous entretenions peut-être sur nous-mêmes, et la question du moralisme révolutionnaire, donc la question du rapport du militant, avec le prolétariat d'une part, avec les ouvriers d'autre part. Le groupe réagit par une censure de plus en plus complète et un refoulement total. Après quelques soubresauts et la tentative de Richard Dabrowsky de susciter une "tendance situationniste" dans le groupe, totalement désavouée par Debord, tout rentra dans l'ordre. Bientôt Debord et l'Internationale Situationniste avaient cessé d'exister, d'avoir existé, et de pouvoir exister. On n'en trouve d'ailleurs aucune trace ni aucune mention dans la revue ! Clôture de la représentation.

Ce "point aveugle" et l'incapacité structurelle et congénitale de le voir, donc de l'analyser, allaient entraîner la dégénérescence de *Socialisme ou Barbarie*, prévue, annoncée, puis constatée par l'*I. S.* (n° 9 page 18) qui procédera à l'exécution finale ("*Socialisme ou Planète*" *I. S.* n° 10 page 77) tout en devenant l'héritière de ce que *Socialisme ou Barbarie* avait produit de mieux. Ces événements et cette situation allaient en tout cas alimenter ma réflexion. Debord avait déclenché une gangrène qui allait emporter le groupe, en ne faisant absolument rien ! Mais les torts qu'il n'avait pas, on les lui inventait.

Tout au contraire, dès 1960, l'influence des thèses et des connaissances "sociale-barbares" plus ou moins recomposées n'avait cessé de se développer dans les publications situationnistes, comme référence du mouvement ouvrier. Cette incorporation allait constituer, à mon avis, le principal intérêt de l'*I. S.* et déterminer l'élargissement de son audience. Mais j'avais été profondément troublé par le comportement du groupe, en ce qu'il révélait ce "point aveugle", cet "angle mort", dans lequel nos facultés collectives d'analyse étaient soudain anéanties. Cela posait en germe la question de la nature du lien social qui nous réunissait, comme j'allais l'apercevoir peu à peu... Dans l'immédiat, je m'ouvrais à Debord de ma perplexité, d'autant plus que l'écho d'in vraisemblables calomnies à son égard me parvenait, bien que mon attitude les décourageait,

et mes relations amicales continuées avec lui me faisaient suspecter moi-même des pires intentions, alors que j'étais indiscutablement un pilier, et l'activiste de la nouvelle génération dans le groupe, et que ma fidélité était absolue. Je lui disais ma détermination à rester à Socialisme ou Barbarie parce que, contrairement à l'Internationale Situationniste, c'était le cadre qui convenait à mon activité, et que "j'avais encore beaucoup à y apprendre". Comme nous passions notre temps à brocarder l'Université, les étudiants et les études, il m'avait répondu : "Oui..., évidemment..., à toi, on ne pourra pas reprocher de faire des études, si tu choisis Socialisme ou Barbarie comme Université !" Ça m'avait frappé parce que quelque temps avant, Lyotard, qui était aussi prof à la Sorbonne, en constatant que j'étais toujours disponible pour tout et à n'importe quelle heure, et donc que je me fichais allégrement des cours, conférences, travaux pratiques, m'avait dit : "T'as une bourse d'étudiant à Sciences Po, mais ton université c'est S. ou B."

Mes relations avec Debord se sont espacées. Mais elles se sont spontanément renouées, tout simplement parce que, fin 1962, je suis venu habiter rue Rollin, près de la Contrescarpe, et je le rencontrais régulièrement dans le quartier et aux "Cinq Billards". Les années 1963-1964 ont été dominées, en ce qui me concerne, par la clarification, puis l'affrontement et la scission à l'intérieur de Socialisme ou Barbarie, entre, d'un côté, "La tendance" animée par Chaulieu-Cardan-Castoriadis, et de l'autre, Pouvoir Ouvrier, les "traditionalistes" ou "paléomarxistes", disait Castoriadis, avec Lyotard, Brune (alias Souyri), Véga, et la majorité du groupe. De plus, ma première fille était née le 15 février 1963, et le pionnicat ne suffisant plus pour survivre, je travaillais comme employé de bureau chez un syndic d'immeubles. Je militais toujours à Pouvoir Ouvrier, qui allait suivre, à quelques années d'intervalle, le même destin que S. ou B.; les mêmes causes produisant les mêmes effets. C'est à cette époque que nous nous sommes le plus souvent rencontrés. Les numéros 8, 9 et 10 me semblent d'ailleurs refléter et rendre compte exactement de la réalité de l'Internationale Situationniste, c'est-à-dire, pour l'essentiel, j'en demeure persuadé, de Guy Debord, et de l'évolution qui nous était commune. Le bouillonnement théorique était assez extraordinaire. Mais il ne m'est pas encore possible d'apprécier cette

époque : la part de nos intuitions, de nos erreurs et de nos illusions ne pouvant elle-même se penser qu'à la lumière de Mai 1968 et de ses suites. Mais la partie n'étant pas complètement terminée, et plusieurs fins, qui ne diffèrent que par la nature et l'ampleur de la déception qu'elles nous infligeront, étant encore possibles, plusieurs critères décisifs d'appréciation restent en suspens...

En anticipant, je peux dire que la pratique de la Vieille Taupe en 1968 différa de celle des situationnistes, qui restait imprégnée d'illusions "conseillistes", qui leur venaient précisément de *Socialisme ou Barbarie* et que j'avais partagées avec eux, mais que j'avais commencé à critiquer en 1967, en découvrant l'oeuvre de Bordiga et la "Gauche communiste italienne", que je ne connaissais jusqu'alors, comme Debord, qu'à travers la présentation grossièrement falsificatrice qu'en avait donnée *S. ou B.* et ce qu'avaient bien voulu nous en dire Chaulieu-Cardan-Castoriadis et Véga, lui-même ancien "bordiguiste". Non pas que la Vieille Taupe se soit ralliée aux analyses de Bordiga, loin de là, mais la connaissance réelle des analyses de la "Gauche communiste" nous avait ouvert les yeux sur certaines réalités du mouvement social, qui nous échappaient auparavant. Mustafa Khayati, le seul situationniste qui ait été partiellement témoin de l'activité de la Vieille Taupe en 1968, avait estimé que nous avions été plus réalistes et plus profonds que les situationnistes. C'est cette différence dans l'analyse et dans la pratique qui évitera à la Vieille Taupe l'opprobre d'être assimilée aux étudiants soixante-huitards et post-soixante-huitards, assimilation qui, pour l'I. S. elle-même, n'est que partiellement injustifiée. Il ne faudrait d'ailleurs pas s'exagérer notre lucidité, qui fut grande à maints égards, mais en 1972, quand j'ai décidé de fermer la première librairie "La Vieille Taupe", j'étais encore persuadé que notre propre dépassement annonçait un réveil prolétarien à bref délai, comme en témoigne l'affiche "Bail à céder pour cause de transfert *urbi et orbi*", par laquelle j'avais mis fin à l'existence de la librairie.

En tout cas, lorsque j'échafaudais le projet de créer une librairie, fin 1964 - début 1965, alors que j'étais déjà submergé de problèmes et évidemment sans un sou, Debord avait été à peu près le seul à approuver, à comprendre et à soutenir mon projet. C'est ensemble que nous avons décidé du nom "La Vieille Taupe", sur ma proposition, et décidé du choix des

livres. Nous avons discuté certains “détails” de présentation et décidé de ne vendre ni Sartre, ni Althusser, ni Sicone du Bavois, sinon comme “documents”, dans une poubelle. C’est encore avec Debord que nous avons décidé de l’édition en affiche des *Thèses sur Feuerbach*.. Ce sont d’ailleurs les situationnistes qui ont assuré l’essentiel du collage, lors de l’ouverture de la librairie. Ils étaient évidemment présents à l’inauguration, et rencontrèrent les membres de Pouvoir Ouvrier, qui venait de se séparer de Socialisme ou Barbarie. Une critique commune de ce qu’était devenu *Socialisme ou Barbarie* nous rapprochait. Véga avait salué Debord en lui demandant avec un grand sourire : “Je ne parviens pas à me souvenir si nous sommes fâchés ou non, ... ou si nous devrions l’être.” Debord avait fait une réponse également pleine de finesse en lui serrant la main, et il s’étaient attablés ensemble dans l’arrière-boutique. Mais je n’ai pas souvenir que Véga soit jamais repassé à la librairie, et il n’allait pas tarder à me chercher des poux dans la tête, ce qui allait déclencher l’implosion définitive du groupe Pouvoir Ouvrier.

Lorsque ma vitrine a été étreinte par un premier cocktail Molotov, c’est encore avec Debord et Michèle Bernstein que nous avons défini l’attitude à adopter, loin de toute pleurnicherie démocratique et par un maximum de publicité pour les livres qui déplaisaient le plus aux staliniens, nos probables agresseurs. Le commissaire de police du quartier m’avait convoqué : — «Vous cherchez les ennuis !» J’ai eu le plus grand mal à le convaincre que montrer que nos agresseurs ne nous intimidaient pas constituait le meilleur moyen de les dissuader de recommencer. Cette symbiose totale entre Debord et La Vieille Taupe dura plus d’un an, à cheval sur 1965 - 1966. Je voyais aussi Alice Becker-Ho et René Viénet, bien que leurs contributions situationnistes ne me parussent guère identifiables à l’époque. Viénet surtout me paraissait accorder une vertu en soi à la “qualité” de situationniste, ce qui me semblait aller à l’encontre des idées dont nous avons discuté avec Debord, et introduisait dans les rapports une dimension “m’as-tu vu” tout à fait regrettable. Toujours est-il que cette symbiose s’est matérialisée dans le n° 10 de la revue, celui-là même qui contenait la critique définitive de *Socialisme ou Barbarie*, par l’annonce :

On peut trouver ou commander les publications de l'I. S. à la librairie

« LA VIEILLE TAUPE »

1, rue des Fossés Jacques, Paris 5, ODEon 39-46.

La suppression du mot “Saint” dans l’adresse, sur tous les documents émanant de La Vieille Taupe, était une idée de Debord qui m’avait fait remarquer l’inscription gravée dans la pierre à l’angle de la rue. Le mot avait été cassé à coups de marteau pendant la Révolution française. J’en étais tombé d’accord, en évoquant moi-même Lénine qui déambulait dans Paris en discutant, et présentait à son interlocuteur en pénétrant sur l’île de la Cité : “*Leur-Dame de Paris*” (Raconté par Trotsky, dans *Ma Vie*, je crois<sup>4</sup>).

Il s’agissait là d’un “détail”, apparemment insignifiant, mais qui exprime assez bien l’exigence *éthique* dont Debord était porteur : mettre la théorie en pratique, et la pratique en théorie, jusque dans les détails, et sans compromis.

J’ai maintenant renoncé à cette graphie. Délibérément. Je pense aujourd’hui qu’une “révolution” n’est profonde, durable, et populaire, que si elle s’inscrit dans une tradition. Et la Révolution française a été une révolution *bourgeoise*. Et il y avait plus de *communisme* sous l’Ancien Régime que sous Robespierre. Le règne de l’idéologie exprime une aliénation plus profonde et plus meurtrière que la religion. La “révolution” qui reste à faire n’a pas de précédent. Les traditions issues des révolutions bourgeoises et bolcheviques ne véhiculent que les techniques de dévoiement de l’énergie prolétarienne.

Mais si cette symbiose existait quant à l’orientation et à la perspective, j’avais seul la responsabilité et la charge matérielle de la librairie, qui était écrasante. La simple tenue de la librairie

<sup>4</sup>Le premier lecteur de mon brouillon m’a fait remarquer que dans *Ma Vie*, Trotsky raconte une anecdote similaire, mais il la situe à Londres. Je ne sais pas si le récit concernant Paris est le produit d’une déformation par la rumeur ou résulte d’une tradition orale autonome qui circulait dans nos milieux, dont les *anciens* avaient connu Lénine et Trotsky.

était un problème qui m'imposait une vie dévorée de soucis et aux antipodes des principes quelque peu "hédonistes" des situationnistes. J'étais d'ailleurs le seul à avoir un enfant, et je ne sache pas qu'aucun situationniste ait jamais eu d'enfant. Debord possédait le talent de se tenir à l'écart des embarras de toute nature, et d'observer avec ironie. Je l'enviais pour ce talent. Mais je n'admettais pas qu'on l'érige en norme et en critère, *ce que Debord ne faisait pas*, mais que faisaient, me semblait-il, certains situationnistes. Un jour, à l'angle de la rue Clotaire, alors que je poussais, fort débonnaire, le landau de ma fille, il m'avait dit : "Voilà une photo pour le prochain numéro de la revue, à coté du boucher du Jutland et du vampire de Dusseldorf. Avec comme légende : Le Satyre de l'Estrapade !".

Mon accord avec Debord sur les sujets que nous abordions était total, mais je ressentais avec les situationnistes une différence que j'étais incapable d'explicitier. Debord faisait preuve dans son appréciation des gens, d'une perspicacité extraordinaire. Il savait tirer d'un détail infime des implications qui lui permettaient d'assigner aux uns et aux autres leur destin inéluctable. Pourtant je lui avais soutenu que mes critères étaient plus sensibles ! A ceci près que je n'érigeais pas mes critères en norme. Je considérais que les gens sont comme ils sont, et qu'il fallait faire avec. Je lui avais donné plusieurs exemples de cas où je n'avais pas placé en tel ou tel les mêmes espoirs que lui. Les frères George avaient été les exemples les plus manifestes. Dès ma deuxième rencontre avec eux, aux "Cinq Billards", quand il me les avait présentés, je lui avais dit ce que j'en pensais : "grands bourgeois intellectuels fin de race qui jettent leur gourme et cherchent à se reconvertir dans une idéologie prometteuse. On verrait bien..." L'article qu'il leur avait consacré ("Sur deux livres et leurs auteurs" *I. S.* n° 10, page 70-71) de même que l'article immédiatement précédent ("L'idéologie du dialogue") reflètent des conversations que nous avons eues. Je lui avais donné d'autres exemples dans le passé où j'avais été plus perspicace que lui (Kotanyi, Jorn), et des exemples dans le présent, de gens qui tournaient autour de l'*I. S.* avec sa bienveillance, et auxquels, pour ma part, je n'accordais que le bénéfice du principe *pas de condamnation sans loi préalable* (Frey, Garnault, *et alii...*).

J'ai tu par contre une interrogation qui me taraudait l'esprit, parce qu'elle n'était pas encore suffisamment élaborée,

concernant les membres mêmes de l'*I. S.*, en dehors de Debord. Ils me paraissaient porter un costume trop grand pour eux, taillé aux seules mesures de Debord. Michèle Bernstein, par exemple, que je trouvais charmante, pleine de finesse et d'intuition, beaucoup plus cultivée que moi, ne me paraissait nullement être "révolutionnaire" comme je l'entendais. De même pour Alice, et d'une manière différente pour Viénet. Ils me semblaient surtout prendre plaisir à s'affirmer. Et ils le faisaient avec un certain talent. Mais je ne parvenais pas à me persuader que leur engagement perdurerait si cette activité cessait d'être gratifiante. Et la personnalité de Debord ne me paraissait pas étrangère à cette situation. Ni l'*éthique* situationniste. Mais je n'avais alors aucun moyen d'élaborer et de formuler mes critiques qui relevaient tout au plus de l'intuition. D'autant plus que dans leurs propres critiques à mon égard, les situationnistes, et Viénet, étaient loin d'avoir tort, selon nos propres critères de l'époque.

Parallèlement à ces interrogations, je me débattais dans des soucis financiers et familiaux inextricables. Je ne les évoque que parce qu'ils constituent le contexte de mes relations avec Debord et les situationnistes pendant la courte période de temps où ces relations se sont dégradées, puis terminées. Car nos relations ont cessé, sans que jamais n'apparaisse entre nous le moindre désaccord théorique, politique, ou existentiel, *sur lequel Debord ou aucun situationniste se soit jamais exprimé*. Ma dernière rencontre avec Guy Debord et René Viénet s'est déroulée, en présence d'Anne Vanderlove, à la librairie, à 10 heures du soir, dans des conditions pirandelliennes provoquées par un hâbleur mythomane, escroc, menteur et kleptomane, et sans aucun rapport avec les activités et les préoccupations qui nous avaient auparavant réunis.

Sans prétendre me livrer à la reconstitution totale de la situation, et décrire l'intervention des différents personnages dans ce court intervalle de temps, et sans être convaincu, si la chose s'avérait possible, qu'elle conduise à des conclusions univoques, la situation, quelques mois après l'ouverture de la librairie, en ce qui me concerne, se présentait ainsi. Je n'avais plus un sou de l'argent que j'avais *emprunté*, grâce à l'hypothèque *en deuxième rang* de l'appartement de mes parents ! J'avais cru trouver un répit en passant un accord avec un "libraire" de la rue Gay-Lussac, qui disposait d'un énorme stock de livres anciens, et devait quitter son local. Il me proposait

d'héberger son stock dans mon arrière-boutique et dans ma cave. Cet accord allait à l'encontre des projets de Viénet, et moi-même j'étais loin d'en mesurer les inconvénients. Le "libraire" s'avéra vite incapable de faire quoi que ce soit et enfin, il se révéla être un mythomane et un escroc. Le stock ne lui appartenait tout simplement pas. Le véritable propriétaire, un vrai libraire celui-là, avec lequel je devais finalement travailler, était venu se faire connaître par l'intermédiaire d'un huissier ! Et pour clore le tout, le "libraire", en imitant ma signature et en rajoutant avec ma propre machine à écrire des phrases sur une lettre que j'avais effectivement écrite et signée, avait monté un dossier tendant à établir que nous étions associés et qu'il était copropriétaire du bail de La Vieille Taupe ! Toutes choses qui ne me permettaient pas de jouir, dans mes discussions avec Viénet et les situationnistes, d'une parfaite sérénité. Le véritable propriétaire des livres se trouvait être un certain Roujitch, sixième adhérent du parti communiste yougoslave, dans les années 20, donc vingt ans avant Tito. Il avait été pendant la guerre agent clandestin de la Troisième internationale, et chargé à ce titre de missions ultra-secrètes envers les dirigeants clandestins du Parti communiste français. Il avait été l'œil de Moscou, et de ce fait détenteur de secrets qui l'avaient contraint à vivre dans la clandestinité par rapport au parti et aux services soviétiques plusieurs années après la guerre. Et il restait très prudent. Son silence sur certains épisodes de la "résistance" du parti était la garantie de sa tranquillité. Il était complètement revenu de tout, et aimait à lire les éditoriaux de Raymond Aron dans *Le Figaro*... En Mai 68, il avait observé en rigolant "la première révolution prolétarienne faite par les fils de bourgeois"... Et je passe sur d'autres éléments du contexte de mes relations avec Debord, puisqu'il faudrait faire aussi intervenir la personnalité d'un autre personnage haut en couleur, hâbleur, mythomane et voleur, le sculpteur Carloti, dont je n'ai appris que plus tard par le véritable titulaire, qu'il s'agissait d'une identité usurpée ! Sans compter une classique situation vaudevillesque, et quelques personnages de moindre importance.

Au début de 1966, s'est tenue à Paris, dans un café de la rue Quincampoix, une conférence de l'Internationale Situationniste (*I. S.* n° 10). La nature de nos relations était telle que j'y avais été formellement invité. Ce qui signifiait non pas *adhérer*, terme

dénué de sens en ce qui concerne l'I. S., mais faire partie de l'Internationale Situationniste. Viénet était venu me l'annoncer et Alice était passée en coup de vent me rappeler "qu'on se voyait ce soir", d'une manière qui m'avait fait penser qu'elle voulait s'assurer que Viénet avait bien fait la commission. J'en déduisais que l'invitation avait été discutée, que Viénet y avait fait des objections, puis que la décision avait été prise collectivement. Mais j'avais déjà décliné l'invitation auprès de Viénet. Je pense d'ailleurs que si Alice était passée la première, ou Debord, j'aurais accepté. Je n'ai jamais regretté cette décision, mais je me suis toujours interrogé sur le futur désormais antérieur qu'une décision différente aurait comporté. L'invitation impliquait probablement (mais seul un situationniste pourrait le confirmer) que Debord les avait convaincus de s'impliquer davantage dans la librairie. Ce qui comblait mes vœux. Mais Viénet me l'avait transmise comme on annonce à un candidat qu'il n'a pas obtenu la moyenne mais bénéficie de l'indulgence du jury.

J'avais quelque temps auparavant déclaré à Debord que, même idéalement réalisé, et j'en était loin, mon projet n'était pas de faire une "librairie révolutionnaire", ni, à plus forte raison, une "librairie situationniste". Je lui avais fait remarquer, en retournant les décisions que l'I. S. avait appliquées aux productions artistiques de ses membres (*I. S.* n° 7 page 27) que, même dans le cas où je réussirais à en faire ce que je voulais, la librairie (*ma production artistique*, qui était déjà le principal point de diffusion de l'I. S.) devrait être déclarée "anti-situationniste". Mais plusieurs situationnistes s'étaient montrés perplexes, et Debord avait dû expliquer le sens "hégélien" du propos : la matérialisation de l'idée en est aussi l'aliénation. Elle aspire à être dépassée. Cela eût été d'ailleurs un excellent moyen d'avoir à expliquer au public la nature de notre anti-situationnisme ! et aurait placé les adversaires de l'I. S. dans un pataquès linguistique plutôt réjouissant.

Pour ma part, j'avais besoin d'aide, de compréhension. Je n'admettais pas qu'on ne le comprît point et je n'admettais pas l'éthique qui exigeait que l'on fût fort et vainqueur. Mais je me suis sorti tout seul de mes problèmes. De plus, je percevais dans leur adhésion à la "révolution" une exigence éthique, et même esthétique, plus qu'une nécessité. Ce qui ne débouchait pas sur une réelle liaison organique avec la classe ouvrière. Mais mes

idées, à l'époque, n'étaient elles-mêmes probablement pas exemptes d'une certaine métaphysique "ouvriériste"...

Mes relations avec les situationnistes et avec Debord se sont poursuivies plusieurs mois après cette fameuse conférence, rue Quincampoix. La librairie diffusait les publications situationnistes. Le fait en lui-même d'avoir décliné l'invitation des situationnistes ne pouvait en aucun cas être porté à mon débit, puisqu'il témoignait en tout cas de mon autonomie. Mais j'ai eu l'impression de faire l'objet d'une mise en observation suspicieuse, en attendant de voir comment je me dépatouillerais de ce qu'ils connaissaient de mes problèmes. C'est pendant cette période qu'intervint l'enchaînement nécessaire des hasards et que se dénoua la situation, d'une manière apparemment absurde, mais qui m'a toujours paru la manifestation d'une nécessité. Fin mai ou début juin 1966 Viénet vint retirer de La Vieille Taupe, sans aucun commentaire de ma part ni du sien, le stock des publications situationnistes, bien entamé par la diffusion que j'avais effectuée, et sans me réclamer le montant des ventes. Ce stock a été mis en dépôt à la Librairie du Savoir — 5, rue Malebranche, Paris 5° — chez un libraire qui était plus un coursier qu'un libraire, et faisait du "*discount*", à moins de cinquante mètres de La Vieille Taupe. Ce qui était évidemment une manière de me narguer. Aujourd'hui cette librairie existe toujours. Elle est devenue la librairie roumaine de Paris, après avoir été, bien avant la chute de Ceaucescu, la librairie des dissidents roumains. A ce titre, elle est dépositaire d'une riche expérience de lutte contre la censure et le totalitarisme

Par la suite, j'ai toujours éconduit toutes les tentatives hostiles à l'I. S., qui furent nombreuses, parce que je n'en ai jamais rencontrées qui fussent fondées. Et j'ai continué à dire tout le bien que je pensais de l'Internationale Situationniste et de ses publications, et que j'en pense toujours, nonobstant la rupture des relations entre l'I. S. et la Vieille Taupe, et nonobstant les critiques plus générales qui portent sur la compréhension de la période historique, et constitueraient, pour moi aussi, des *autocritiques*.

C'est donc dans le n° 11, paru en octobre 1967 que figure la brève :

## Misères de la librairie

Nous avons cru devoir retirer nos publications de la librairie «La Vieille Taupe». Son propriétaire avait trop de prétentions révolutionnaires pour être considéré comme un libraire neutre vis-à-vis des écrits qu'il affiche; et trop peu de rigueur dans son activité pour être considéré comme un libraire révolutionnaire (souffrant la présence prolongée et les discours d'imbéciles, et même de pro-chinois).

... que j'ai immédiatement affichée sur la porte et à l'intérieur de la librairie.

J'observe que, si on a "cru devoir", c'est qu'on n'est pas tout à fait certain d'avoir bien fait; et que la brève suivante commence par les mots: "Chose plus sérieuse". J'observe ensuite que cette brève ne contient rigoureusement rien que je n'ai dit moi-même, à un moment ou à un autre, à Debord. J'ajoute qu'aucun libraire, en aucune circonstance, même sans les soucis qui m'assaillaient et la lassitude psychologique qu'ils induisaient, n'aurait pu éviter la présence épisodique d'imbéciles. Quant au prétendu pro-chinois qui se trouvait présent lors d'un passage de Viénet, il s'agissait d'Americo ..., qui débarquait du Mozambique et découvrait la librairie. Il cessa si bien d'être pro-chinois qu'il devint un ami, avant de devenir un universitaire alimentaire, ce qui montre une fois de plus que, comme le disait Trotsky, la révolution est une grande dévoreuse d'hommes et de caractères. J'observe enfin que dans la liste des personnes et des organismes ou institutions injuriés dans l'*I. S.* publiée plus tard par Raspaud<sup>5</sup> aux éditions Champ Libre, ne figurent ni La Vieille Taupe, ni Pierre Guillaume. A ma connaissance, il n'existe aucun texte où Debord, ou un situationniste, aient jamais critiqué la Vieille Taupe, ni avant, ni pendant, ni après Mai 68. Quant aux circonstances qui provoquèrent la

<sup>5</sup>Qui, à l'époque, était agent électoral du Parti "Communiste" "Français".

cessation de mes relations avec Debord, je ne sache pas que lui-même, ni aucun situationniste, se soient jamais exprimés publiquement là-dessus. Je n'en dirai donc rien de plus que ce que j'en viens de dire. L'Internationale Situationniste n'existe plus. Je pense être l'une des rares personnes à avoir été invité formellement à faire partie de l'Internationale Situationniste et à avoir décliné l'invitation.

Pour être absolument complet, en 1970 ou 1971, Gérard Lebovici s'est présenté à la librairie La Vieille Taupe, 1, rue des Fossés Jacques, accompagné de Gérard Guégan. Celui-ci voulait convaincre celui-là de créer, c'est-à-dire de financer, une maison d'édition sur une ligne éditoriale nouvelle. Je ne sais pas ce que Guégan lui avait dit. Mais Lebovici voulait me rencontrer, évaluer avec moi la faisabilité de la chose et la réalité de l'existence d'un marché pour le type de publications qu'il envisageait. Il passa près d'une heure à la librairie, et c'est, semble-t-il, notre conversation qui le décida à passer à l'acte et à réaliser les Éditions Champ Libre. A quelque temps de là, je décidai de fermer La Vieille Taupe (1972) et j'envisageai de publier un livre aux Éditions Champ Libre sur l'histoire de la librairie et du groupe qui y avait fonctionné. Puis la rumeur m'apprenait que Debord entretenait des relations avec Champ Libre. Ce sont ces circonstances qui m'ont conduit à lui écrire une courte lettre, qui est restée sans réponse, suggérant de nous rencontrer.

Lorsque j'ai décidé de lancer une souscription auprès des amis de la Vieille Taupe pour la publication de la présente revue, en citant la date de la note de l'éditeur en postface au *Mémoire en défense contre ceux qui m'accusent de falsifier l'histoire*, le 27 octobre 1980, j'ai noté, dans ma circulaire : "(vingt ans jour pour jour après ma rencontre avec Guy Debord)". Cette mention n'était venue sous ma plume que parce que, pour la première fois depuis près de trente ans, j'envisageais précisément "de faire sortir le loup du bois" en écrivant dans le premier numéro de *La Vieille Taupe* une critique de son dernier livre, *Cette mauvaise réputation...* Trois jours après, j'apprenais qu'il s'était suicidé. Je n'ai rien lu de ce qu'en ont écrit les médiats<sup>6</sup>, sauf un article découpé dans *Le Figaro* qui m'a été envoyé par une amie : le témoignage de son

<sup>6</sup> Les médiats(sic). Voir page 136.

ami Ricardo Paseyro qui m'a paru honnête et bien intentionné. Il confirmait ce que j'avais pensé :

“Prévu de longue main, son suicide ne recèle nul secret : Debord refusa à la maladie le droit de lui ravir son indépendance. Il n'était pas un homme “mystérieux” : il était un être rare, impossible à dompter, contraindre ou manipuler. Il n'aliénait sa liberté à personne — ni à la vie, qu'il aimait, ni à la mort, qu'il domina”

Je n'avais pas imaginé qu'il puisse s'agir d'un suicide de désespoir. Mais un suicide stoïcien, dès lors que sa santé s'était délabrée, me paraissait dans la logique de la vie telle qu'il entendait la conduire.

Je me suis remémoré nos rencontres, à la Contrescarpe. Et la manière inimitable et peut-être caractéristique, qu'il avait de quitter la table quand l'intérêt de la conversation déclinait, ou plutôt..., menaçait de décliner. Il saluait soudain la compagnie. Payait généralement *toutes* les consommations, et s'éclipsait brusquement. Et c'étaient tous les convives qui se sentaient congédiés. *Au banquet de la vie infortunés convives !*

\*

*Le marxisme ne connaît ni “immortels” ni morts. Avec ceux que l'art oratoire vulgaire désigne ainsi, la vie dialogue.*

Bordiga, *Dialogue avec les morts.*

La violence des passions qu'a suscitées Debord, et la hargne des écrits vains qui s'en sont pris à lui, m'ont toujours stupéfait. Pour ma part, de toutes les polémiques auxquelles j'ai assisté, et de toutes celles dont les échos me soient parvenus, je ne connais pas d'exemple où Debord n'ait pas eu entièrement raison ! Je suis donc porté à le croire dans tous les cas où je ne dispose pas par moi-même des éléments d'information suffisants, sous réserve, *évidemment*, de vérification.

Le silence de Debord et de l'I. S. à mon égard, comme à l'égard de la Vieille Taupe, me confirmait à la fois que l'I. S. ne s'en prenait pas à quelqu'un sans raison pour se cacher à elle-même ses propres problèmes, et que l'I. S. n'avait pas de raison de s'en prendre à moi. Je n'ai d'ailleurs jamais craint les re-

proches de l'I. S. ou de Debord. Justifiés, j'en aurais tenu compte. Injustifiés, ils auraient révélé où se trouvait l'angle mort de Debord, son point aveugle. La clôture de sa représentation. Ce qui aurait contribué au dépassement, par soi-même ou par d'autres.

Je ne méconnaissais pas le risque, évidemment majeur et humainement probable, qu'une attaque justifiée à mon égard, ne soit considérée par moi comme *injustifiée*. Et que mes réactions ne me conduisent de ce fait à rejoindre la foule de mes prédécesseurs sur la voie inexorable des poubelles de l'histoire. Mais l'interrogation est devenue académique. L'Internationale Situationniste est dissoute. Debord est mort. Je ne vois pas d'où pourrait provenir une voix autorisée. Et il n'existe aucune critique publique de Debord à l'égard de la Vieille Taupe...!

Jusqu'en 1979, ce silence, les ennemis de la Vieille Taupe pourraient être tentés de se l'expliquer comme étant l'effet d'une mansuétude à l'égard d'une quantité négligeable, compte tenu du rapport des forces respectives à partir de septembre 1967. Ou même comme une manifestation d'indifférence, sinon de mépris. C'est tout à fait possible. Il est vrai que la Vieille Taupe ne faisait d'ombre à personne. Mais le silence de Debord depuis 1979 (éclatement public de l'affaire Faurisson), c'est-à-dire pendant seize ans, est beaucoup plus difficilement explicable. Je ne me le suis d'ailleurs pas expliqué. Et je n'en ai découvert l'explication nulle part.

Car le silence improbable de Debord ne porte pas seulement sur la Vieille Taupe, mais également sur toute l'affaire dont la présence négative a dominé les médias et l'ensemble de la société de toute la fin de ce siècle. Il porte enfin sur l'événement dont on nous dit qu'il a dominé l'histoire de ce siècle : Auschwitz et les chambres à gaz, au point d'être l'événement fondateur de la société "post-moderne" dans laquelle nous vivons. L'explication de ce silence ne peut résulter d'une impossible ignorance. Plus précisément Debord avait dans son entourage immédiat plusieurs révisionnistes plus ou moins conséquents. Au surplus, quand l'affaire Faurisson a éclaté, indépendamment de la Vieille Taupe, dans les médias, excipant de notre ancienne rencontre à l'origine des éditions Champ Libre, je suis allé rencontrer Lebovici dans son immense bureau de la rue Marbeuf, pour lui proposer de rééditer *Le Mensonge d'Ulysse* du déporté résistant antifasciste Paul Rassinier. Il

connaissait l'ouvrage qu'il croyait controuvé et dépassé mais il ne l'avait pas lu, et il avait ajouté foi à certaines calomnies qui avaient couru sur Rassinier. Mais il avait été sensible à mes explications. J'espérais à l'époque, par cette publication chez Champ Libre, introduire un peu de réflexion et de sagesse dans un débat devenu inéluctable. Lors de notre entretien, était assis à côté de son luxueux bureau, un personnage à cheveux blancs, devant lequel il m'avait invité à parler sans crainte, et que je n'ai identifié que beaucoup plus tard, en voyant apparaître son image dans un quelconque médiateur. Il s'agissait de Jorge Semprun, qui n'a pas dit un mot pendant toute notre conversation. J'ai laissé à Lebovici une copie du *Mensonge d'Ulysse* et quelques documents, qu'il a lus. J'ai appris plus tard que le grand bourgeois stalinien espagnol avait utilisé tous les moyens en son pouvoir et d'abord le mensonge, pour dissuader Lebovici de réaliser cette édition qu'il avait effectivement envisagée. Trois ans plus tard, sortait chez Grasset, de Jorge Semprun, *Quel beau dimanche !* dans lequel le grand bourgeois stalinien révélait pour le grand public, *ad usum Delphini*, en l'édulcorant, en minimisant, et en falsifiant l'interprétation, ce qu'avait révélé Rassinier sur la vie interne des camps et le rôle des staliniens, et qui ne pourrait plus longtemps rester complètement ignoré. Ce livre a donné lieu à une lettre de la Vieille Taupe à je ne sais plus quel journal littéraire dirigé par Maurice Nadeau, qui avait rendu compte du livre. Cette lettre, enfouie dans les archives de la Vieille Taupe, nul doute que la vieille taupe ne finisse par remettre la main dessus, lorsque les temps seront venus. Entre temps, Lebovici m'avait fait savoir qu'il ne lui était pas possible d'envisager la publication du *Mensonge d'Ulysse* aux éditions Champ Libre. Je l'ai donc réédité moi-même, en recréant La Vieille Taupe, sous la forme d'une maison d'édition, dans des conditions bien pires que celles qui avaient présidé à la création de la première librairie. Édité dans de telles conditions, *Le Mensonge d'Ulysse* ne risquait plus d'atteindre le grand public, mais son ersatz médiatique était lancé, et la carrière littéraire de déporté spectaculaire-marchand de l'ex-stalinien commençait.

Jusqu'en 1985, je n'ai pas exclu l'idée que Debord puisse attendre son heure. De toutes les personnes d'avec lesquelles la vie m'a séparé, Debord est absolument la seule dont il me soit parfois arrivé de regretter l'avis et les conseils, même et surtout lorsque je pouvais les craindre hostiles. C'est ainsi. Je n'ai ja-

mais douté qu'il était valablement informé, ni supposé qu'il puisse être devenu incapable de décrypter dialectiquement les "informations" médiatiques concernant cette affaire. Je me suis donc abstenu de toute initiative visant à lui faire parvenir plus directement une information véridique, ou à solliciter une intervention.

Lorsque sont parus les *Commentaires sur la société du spectacle*, aux éditions Gérard Lebovici, je n'ai pas douté une seule seconde que *les temps étaient venus...* et que Debord avait exactement l'intelligence de la situation, y compris de la nécessité de dissimuler *provisoirement* sa pensée, ce qu'il indiquait d'ailleurs explicitement au début du texte. C'est donc tout naturellement que j'ai publié des extraits bien choisis de ce texte dans le numéro 5 des *Annales d'histoire révisionniste*, numéro particulièrement dense et explicitement implicite. Je ne doutais pas un instant que ces *Commentaires* fussent être suivis, dans l'esprit même de Debord, d'une élucidation progressive, hors de laquelle le texte resterait dénué de son sens. La publication de ces extraits-là dans ce numéro-là des *Annales* me semblait contribuer à cette élucidation en direction de ceux qui étaient le plus susceptibles de la comprendre et je ne doutais pas que Debord lui-même ne livre un jour prochain, les clefs du royaume. Cette publication me semblait appeler dans tous les cas, soit une approbation, qui pouvait être raisonnablement progressive et pouvait s'accommoder provisoirement d'un silence complice, soit un démenti brutal..., qui n'est pas venu !

Non plus qu'aucun autre commentaire.

Mais de toute façon, le contenu en lui-même des extraits publiés par mes soins ne me paraît toujours pas pouvoir s'expliquer en dehors de l'hypothèse d'une référence implicite à l'*affaire*. Mieux. Le monde totalitaire qui est décrit dans ces extraits, en dehors de l'exemplification concrète par les linéaments de l'*affaire vécue du côté des révisionnistes*, relèverait d'une exagération paranoïaque. Tout au contraire. Il n'est pas une des propositions les plus extrêmes de Debord qui ne puissent être illustrées tout à fait concrètement par les révisionnistes, et uniquement par des révisionnistes, à partir du sort qui leur est fait. Et il n'est guère de ces propositions qui, en dehors du sort effectivement réservé au révisionnisme, n'apparaisse exagérée ou trop systématique.

Il ne m'est pourtant parvenu, de la part de Debord, aucune confirmation de cette *hypothèse*, sinon un silence de plus en plus assourdissant au fur et à mesure que passait le temps. Silence que même l'additif antirévisionniste à la loi sur la presse, dit loi Fabius-Gayssot, publié au J.O. du 14 juillet 1990 et promulgué par Rocard, n'a pas interrompu.

Tout au contraire, au lieu du signe de la confirmation de cette *hypothèse* que j'attendais, me sont parvenus bien plus tard, par l'intermédiaire de révisionnistes qui gravitaient dans l'entourage immédiat de Debord, les échos d'une indiscutable hostilité à mon égard, sans qu'aucun motif ne m'ait été rapporté, en dehors de l'expression catégorique de cette hostilité.

Dans ces circonstances, je ne peux que me perdre en conjectures sur l'interprétation qui doit être faite des passages des *Commentaires sur la société du spectacle* que j'avais publiés dans ce fameux n° 5 des *Annales d'histoire révisionniste* (le petit livre rouge), et que je republie ici pour permettre au lecteur d'en juger. Ces passages figuraient dans la rubrique : "Chroniques du temps présent", sous le titre : "Extraits choisis". Nous invitons le lecteur, afin de pouvoir juger du contexte, à se reporter au petit livre rouge lui-même, dans lequel rien n'avait été laissé au hasard.

*Guy Debord (extraits choisis).*

*Commentaires sur la société du spectacle,*  
Éditions. Gérard Lebovici, Paris 1988

*Le seul fait d'être désormais sans réplique a donné au faux une qualité toute nouvelle. C'est du même coup le vrai qui a cessé d'exister presque partout, ou dans le meilleur des cas s'est vu réduit à l'état d'une hypothèse qui ne peut jamais être démontrée. Le faux sans réplique a achevé de faire disparaître l'opinion publique, qui d'abord s'était trouvée incapable de se faire entendre; puis, très vite par la suite, de seulement se former. Cela entraîne évidemment d'importantes conséquences dans la politique, les sciences appliquées, la justice, la connaissance artistique. (p. 22)*

[...]

*La première intention de la domination spectaculaire était de faire disparaître la connaissance historique en général; et d'abord presque toutes les informations et tous les commentaires raisonnables sur le plus récent passé. Une si flagrante évidence n'a pas besoin d'être expliquée. Le spectacle organise avec maîtrise l'ignorance de ce qui advient et, tout de suite après, l'oubli de ce qui a pu quand même en être connu. Le plus important est le plus caché. (p. 23)*

[...]

*Un pouvoir absolu supprime d'autant plus radicalement l'histoire qu'il a pour ce faire des intérêts ou des obligations plus impérieux, et surtout selon qu'il a trouvé de plus ou moins grandes facilités pratiques d'exécution. Ts'in Che Hoang Ti a fait brûler les livres, mais il n'a pas réussi à les faire disparaître tous. Staline avait poussé plus loin la réalisation d'un tel projet dans notre siècle mais, malgré les complicités de toutes sortes qu'il a pu trouver hors des frontières de son empire, il restait une vaste zone du monde inaccessible à sa police, où l'on riait de ses impostures. Le spectaculaire intégré a fait mieux, avec de très nouveaux procédés, et en opérant cette fois mondialement. L'ineptie qui se fait respecter partout, il n'est plus permis d'en rire; en tout cas il est devenu impossible de faire savoir qu'on en rit.*

*Le domaine de l'histoire était le mémorable, la totalité des événements dont les conséquences se manifesteraient longtemps. C'était inséparablement la connaissance qui devrait durer, et aiderait à comprendre, au moins partiellement, ce qu'il adviendrait de nouveau : «une acquisition pour toujours», dit Thucydide. Par là l'histoire était la mesure d'une nouveauté véritable; et qui vend la nouveauté a tout intérêt à faire disparaître le moyen de la mesurer. Quand l'important se fait socialement reconnaître comme ce qui est instantané, et va l'être encore l'instant d'après, autre et même, et que remplacera toujours une autre importance instantanée, on peut aussi bien dire que le moyen employé garantit une sorte d'éternité de cette non-importance, qui parle si haut.*

*Le précieux avantage que le spectacle a retiré de cette mise hors-la-loi de l'histoire, d'avoir déjà condamné toute l'histoire récente à passer à la clandestinité, et d'avoir réussi à faire oublier très généralement l'esprit historique dans la société, c'est d'abord de couvrir sa propre histoire : le mouvement même de sa récente conquête du monde. Son pouvoir apparaît déjà familier, comme s'il avait depuis toujours été là. Tous les usurpateurs ont voulu faire oublier qu'ils viennent d'arriver.*

*Avec la destruction de l'histoire, c'est l'événement contemporain lui-même qui s'éloigne aussitôt dans une distance fabuleuse, parmi ses récits invérifiables, ses statistiques incontrôlables, ses explications invraisemblables et ses raisonnements intenables. A toutes les sottises qui sont avancées spectaculairement, il n'y a jamais que des médiatiques qui pourraient répondre, par quelques respectueuses rectifications ou remontrances, et encore en sont-ils avarés car, outre leur extrême ignorance, leur solidarité, de métier et de cœur, avec l'autorité générale du spectacle, et avec la société qu'il exprime, leur fait un devoir, et aussi un plaisir, de ne jamais s'écarter de cette autorité, dont la majesté ne doit jamais être lésée. Il ne faut pas oublier que tout médiatique, et par salaire et par autres récompenses ou soultes, a toujours un maître, parfois plusieurs; et que tout médiatique se sait remplaçable.*

*Tous les experts sont médiatiques-étatiques, et ne sont reconnus experts que par là. Tout expert sert son maître, car chacune des anciennes possibilités d'indépendance a été à peu près réduite à rien par les conditions d'organisation de la société présente. L'expert qui sert le mieux, c'est, bien sûr, l'ex-*

*pert qui ment. Ceux qui ont besoin de l'expert, ce sont, pour des motifs différents, le falsificateur et l'ignorant. Là où l'individu n'y reconnaît plus rien par lui-même, il sera formellement rassuré par l'expert. Il était auparavant normal qu'il y ait des experts de l'art des Étrusques; et ils étaient toujours compétents, car l'art étrusque n'est pas sur le marché. Mais, par exemple, une époque qui trouve rentable de falsifier chimiquement nombre de vins célèbres ne pourra les vendre que si elle a formé des experts en vins qui entraîneront les caves à aimer leurs nouveaux parfums, plus reconnaissables. (p.24 à 26)*

[...]

*Un aspect de la disparition de toute connaissance historique objective se manifeste à propos de n'importe quelle réputation personnelle, qui est devenue malléable et rectifiable à volonté par ceux qui contrôlent toute l'information, celle que l'on recueille et aussi celle, bien différente, que l'on diffuse; ils ont donc toute licence pour falsifier. Car une évidence historique dont on ne veut rien savoir dans le spectacle n'est plus une évidence. Là où personne n'a plus que la renommée qui lui a été attribuée comme une faveur par la bienveillance d'une Cour spectaculaire, la disgrâce peut suivre instantanément. Une notoriété anti-spectaculaire est devenue quelque chose d'extrêmement rare. Je suis moi-même l'un des derniers vivants à en posséder une; à n'en avoir jamais eu d'autre. Mais c'est aussi devenu extraordinairement suspect. La société s'est officiellement proclamée spectaculaire. Être connu en dehors des relations spectaculaires, cela équivaut déjà à être connu comme ennemi de la société.*

*Il est permis de changer du tout au tout le passé de quelqu'un, de le modifier radicalement, de le recréer dans le style des procès de Moscou; et sans qu'il soit même nécessaire de recourir aux lourdeurs d'un procès. On peut tuer à moindres frais. Les faux témoins, peut-être maladroits — mais quelle capacité de sentir cette maladresse pourrait-elle rester aux spectateurs qui seront témoins des exploits de ces faux témoins? — et les faux documents, toujours excellents, ne peuvent manquer à ceux qui gouvernent le spectaculaire intégré, ou à leurs amis. Il n'est donc plus possible de croire, sur personne, rien de ce qui n'a pas été connu par soi-même, et directement.*

*Mais, en fait, on n'a même plus très souvent besoin d'accuser faussement quelqu'un. Dès lors que l'on détient le mécanisme commandant la seule vérification sociale qui se fait pleinement et universellement reconnaître, on dit ce qu'on veut. Le mouvement de la démonstration spectaculaire se prouve simplement en marchant en rond : en revenant, en se répétant, en continuant d'affirmer sur l'unique terrain où réside désormais ce qui peut s'affirmer publiquement, et se faire croire, puisque c'est de cela seulement que tout le monde sera témoin. L'autorité spectaculaire peut également nier n'importe quoi, une fois, trois fois, et dire qu'elle n'en parlera plus, et parler d'autre chose; sachant bien qu'elle ne risque plus aucune autre riposte sur son propre terrain, ni sur un autre. Car il n'existe plus d'agora, de communauté générale; ni même de communautés restreintes à des corps intermédiaires ou à des institutions autonomes, à des salons ou des cafés, aux travailleurs d'une seule entreprise; nulle place où le débat sur les vérités qui concernent ceux qui sont là puisse s'affranchir durablement de l'écrasante présence du discours médiatique, et des différentes forces organisées pour le relayer. Il n'existe plus maintenant de jugement, garanti relativement indépendant, de ceux qui constituaient le monde savant; de ceux par exemple qui, autrefois, plaçaient leur fierté dans une capacité de vérification, permettant d'approcher ce qu'on appelait l'histoire impartiale des faits, de croire au moins qu'elle méritait d'être connue. Il n'y a même plus de vérité bibliographique incontestable, et les résumés informatisés des fichiers des bibliothèques nationales pourront en supprimer d'autant mieux les traces. On s'égarerait en pensant à ce que furent naguère des magistrats, des médecins, des historiens, et aux obligations impératives qu'ils se reconnaissaient, souvent, dans les limites de leurs compétences : les hommes ressemblent plus à leur temps qu'à leur père.*

*Ce dont le spectacle peut cesser de parler pendant trois jours est comme ce qui n'existe pas. Car il parle alors de quelque chose d'autre, et c'est donc cela qui, dès lors, en somme, existe. Les conséquences pratiques, on le voit, en sont immenses.*

*On croyait savoir que l'histoire était apparue, en Grèce, avec la démocratie. On peut vérifier qu'elle disparaît du monde avec elle. (p.27 à 29)*

[...]

*La société qui s'annonce démocratique, quand elle est parvenue au stade du spectaculaire intégré, semble être admise partout comme étant la réalisation d'une perfection fragile. De sorte qu'elle ne doit plus être exposée à des attaques, puisqu'elle est fragile; et du reste n'est plus attaquable, puisque parfaite comme jamais société ne fut. (p. 30)*

[...]

*Partout où règne le spectacle, les seules forces organisées sont celles qui veulent le spectacle. Aucune ne peut donc plus être ennemie de ce qui existe, ni transgresser l'omertà qui concerne tout. On en a fini avec cette inquiétante conception, qui avait dominé durant plus de deux cents ans, selon laquelle une société pouvait être critiquable et transformable, réformée ou révolutionnée. Et cela n'a pas été obtenu par l'apparition d'arguments nouveaux, mais tout simplement parce que les arguments sont devenus inutiles. A ce résultat, on mesurera, plutôt que le bonheur général, la force redoutable des réseaux de la tyrannie.*

*Jamais censure n'a été plus parfaite. Jamais l'opinion de ceux à qui l'on fait croire encore, dans quelques pays, qu'ils sont restés des citoyens libres, n'a été moins autorisée à se faire connaître, chaque fois qu'il s'agit d'un choix qui affectera leur vie réelle. Jamais il n'a été permis de leur mentir avec une si parfaite absence de conséquence. Le spectateur est seulement censé ignorer tout, ne mériter rien. Qui regarde toujours, pour savoir la suite, n'agira jamais : et tel doit bien être le spectateur. (p. 31)*

[...]

*Sur le plan des moyens de la pensée des populations contemporaines, la première cause de la décadence tient clairement au fait que tout discours montré dans le spectacle ne laisse aucune place à la réponse; et la logique ne s'était socialement formée que dans le dialogue. Mais aussi, quand s'est répandu le respect de ce qui parle dans le spectacle, qui est censé être important, riche, prestigieux, qui est l'autorité même, la tendance se répand aussi parmi les spectateurs de vouloir être aussi illogiques que le spectacle, pour afficher un reflet individuel de cette autorité. Enfin, la logique n'est pas*

*facile, et personne n'a souhaité la leur enseigner. Aucun drogué n'étudie la logique; parce qu'il n'en a plus besoin, et parce qu'il n'en a plus la possibilité. Cette paresse du spectateur est aussi celle de n'importe quel cadre intellectuel, du spécialiste vite formé, qui essaiera dans tous les cas de cacher les étroites limites de ses connaissances par la répétition dogmatique de quelque argument d'autorité illogique. (p. 38-39)*

[...]

*En janvier 1988, la Mafia colombienne de la drogue publiait un communiqué destiné à rectifier l'opinion du public sur sa prétendue existence. La plus grande exigence d'une Mafia, où qu'elle puisse être constituée, est naturellement d'établir qu'elle n'existe pas, ou qu'elle a été victime de calomnies peu scientifiques; et c'est son premier point de ressemblance avec le capitalisme. (p. 72)*

\*

La publication de ces extraits dans les *Annales d'histoire révisionniste* n'a donné lieu, je le répète, à aucun commentaire de la part de Debord !

Le dernier extrait, page 72 de l'original, est particulièrement intéressant...Un journal financier s'appelait, et s'appelle toujours, *Le Capital*. Le capitalisme n'a *jamais* dénié son existence propre. Tout au contraire, dès qu'il prend conscience de lui-même à travers les œuvres de Smith et de Ricardo, loin de nier son existence, le capital se proclame naturel et éternel. Précisément, Debord et moi avons discuté sur ce point, et sur l'œuvre de Ricardo. Mais cette phrase de Debord, littéralement et *manifestement* fausse prendrait tout son sens si on remplaçait le mot *capitalisme* par les mots qui désigneraient l'idéologie et les structures organisationnelles mono-ethniques, qui se prétendent représentatives de la "communauté" juive mais qui semblent avoir lié leur sort au développement du capitalisme., et qui sont actuellement largement impliquées dans son réarmement moral à l'aide de l'idéologie victimaire<sup>7</sup> qui leur est

<sup>7</sup> Faut-il le préciser ? *Des Juifs* ont été victimes de persécutions. Rien n'est plus légitime que d'en prendre compte, et d'en rendre compte. Rien n'est plus légitime que la compassion et, dans la mesure du possible, la réparation, à l'égard des victimes. Je nomme "idéologie victimaire" le système

propre. Cette *substitution*, et seule cette substitution, donnerait du sens à cette phrase et à celle qui la précède.

Monsieur Jean-Marie Le Pen, qui, lui, ne se proclame pas révolutionnaire, a été, et selon toute apparence il est toujours, poursuivi devant les tribunaux de la République par des membres d'une section du *B'nai B'rith* (Les fils de l'Alliance...) pour avoir évoqué imprudemment l'existence d'une "internationale juive" ! Le *B'nai B'rith* est, de son propre aveu, une puissante franc-maçonnerie internationale, exclusivement réservée aux Juifs !

Et maintenant, voici les deux premiers paragraphes des *Commentaires...*, que je n'avais pas reproduits dans le n° 5 des *Annales* :

*Ces Commentaires sont assurés d'être promptement connus de cinquante ou soixante personnes; autant dire beaucoup dans les jours que nous vivons, et quand ont traite de questions si graves. Mais aussi c'est parce que j'ai, dans certains milieux, la réputation d'être un connaisseur. Il faut également considérer que, de cette élite qui va s'y intéresser, la moitié, ou un nombre qui s'en approche de très près, est composée de gens qui s'emploient à maintenir le système de domination spectaculaire, et l'autre moitié de gens qui s'obstineront à faire tout le contraire. Ayant ainsi à tenir compte de lecteurs très attentifs et diversement influents, je ne peux évidemment parler en toute liberté. Je dois surtout prendre garde à ne pas instruire n'importe qui.*

*Le malheur des temps m'obligera donc à écrire, encore une fois, d'une façon nouvelle. Certains éléments seront volontairement omis; et le plan devra rester assez peu clair. On pourra y rencontrer, comme la signature même de l'époque, quelques leurres. A condition d'intercaler çà et là plusieurs autres pages, le sens total peut apparaître : ainsi, bien souvent, des articles secrets ont été ajoutés à ce que des traités stipulaient ouvertement, et de même il arrive que des agents chimiques ne révèlent une part inconnue de leurs propriétés que*

---

de représentation unilatéral, apologétique et mythologique au travers duquel les organisations qui prétendent représenter les victimes juives, instrumentalisent à leur profit, et au profit de leurs projets politiques, les victimes réelles, deux fois victimes...!

*lorsqu'ils se trouvent associés à d'autres. Il n'y aura d'ailleurs, dans ce bref ouvrage, que trop de choses qui seront, hélas, faciles à comprendre.*

\*

Debord demeurera l'un des écrivains de ce siècle dont les écrits n'auront pas été totalement vains. Le public retiendra de cet écrivain qu'il a fait de sa vie elle-même une œuvre d'art. Et d'un art peu banal, puisque cet art consista en la subversion de la société. Ce sera indiscutablement sa grandeur, même si cette inversion le sépare du mode d'être subversif du prolétariat. Ce sera aussi sa limite. Mais à notre époque, seule la bêtise et la veulerie sont sans limite. Il serait totalement absurde de reprocher à Debord ses limites, tant qu'il ne prétend pas imposer à quiconque, et au mouvement social, ses propres limites, et il n'existe pas d'apparence qu'il l'ait jamais fait. Il serait plus absurde encore de lui reprocher les limites de l'époque. Et c'est pourquoi je me suis toujours abstenu de toute critique à son égard et à l'égard de l'Internationale Situationniste... La seule critique qu'elle appelle, c'est de *faire* mieux, et non pas de dire mieux.

En dehors des relations que j'ai entretenues avec lui, personnelles et directes d'octobre 1960 à mai ou juin 1966, indirectes depuis, et sur lesquelles je crois avoir dit plus haut l'essentiel de ce qui mérite d'être retenu, j'ai eu avec Debord les relations d'un lecteur à un écrivain. Comme tout un chacun. Restera de lui les douze numéros d'*Internationale Situationniste*, œuvre collective dans laquelle sa part fut grande, indissociable de l'activité du groupe, le livre *La Société du spectacle* et les *Commentaires sur ...* Ces textes sont indissolublement liés à une perspective et à une *tentative* de transformation révolutionnaire de la société, héritière du mouvement révolutionnaire du dix-neuvième siècle et de l'œuvre de Marx, qui en restera le symbole, en dépit des marxistes. Ces textes demeureront incompris et incompréhensibles en dehors de cette tradition. Et je n'ai aucun titre particulier ni aucun désir de commenter ces textes. Rien qui ne soit compréhensible pour qui veut comprendre. Et seuls ne comprennent pas ceux qui ont *intérêt* à ne pas comprendre. Aucune explication n'est susceptible de modifier la nature de

leurs intérêts, donc d'améliorer leur compréhension. Il est d'autant moins souhaitable de leur fournir ces explications que les intérêts qu'ils servent ne sont pas les nôtres. Nous avons tout à craindre de l'amélioration de leur compréhension.

Je n'ai pas lu *Panégyrique*. C'est une bonne raison pour n'en rien dire. Je ne doute d'ailleurs pas que j'aurai, quelque jour, plaisir à le lire, ce livre.

Des *Considérations sur l'assassinat de Gérard Lebovici*, il y a peu à dire, sinon que l'on y parle beaucoup de Guy Debord, et que l'on n'y apprend rigoureusement rien sur Gérard Lebovici, en dehors de la réaffirmation de la réalité d'une amitié. Ce qui, personnellement, m'a légèrement surpris. J'ai dit mes rencontres avec le personnage. Je n'ai rigoureusement rien à lui reprocher. Je ne connais rigoureusement rien de lui, que ce que ces rencontres m'ont appris. Elles ne m'ont justement pas permis de trouver en lui la réalité d'une passion subversive ou révolutionnaire. L'emploi qu'il a fait des moyens dont il disposait ne milite pas en faveur de la réalité de cette passion. Il a certes financé les excellentes éditions Champ Libre, et il a financé Guy Debord..., mais eu égard à ses moyens, cela n'excédait pas l'entretien d'une danseuse pour un bourgeois plus classique. J'aurais mieux compris que Debord nous dise, bien que je ne partage pas ce point de vue, que l'argent nécessaire était bon à prendre là où il était. Si tel n'a pas été le cas, il reste à en prendre acte. A tout prendre, je préfère la réalité de cette amitié aux relations troubles que le contraire impliquerait, où la finalité prétendument subversive ne me paraît servir qu'à excuser de profitables compromissions. Mais que celui qui n'a jamais péché jette à Debord la première pierre. Contrairement à lui, je n'ai jamais proclamé ni pensé qu'il fût possible de vivre sans compromis. Je ne sais même pas ce que cela veut dire.

En l'absence de la moindre explication ou élucidation, le rapport que le très riche producteur de spectacles entretenait avec la subversion de la société du spectacle et la révolution prolétarienne restera très mystérieux, et ne permet pas de lever la suspicion d'une ambiguïté troublante qui justifie des interrogations légitimes.

Si l'on n'y apprend rien sur Lebovici et très peu sur Debord, les *Commentaires*... sont l'occasion d'une réjouissante revue de l'abjection journalistique contemporaine et de ses capacités d'invention sans limites. La description et l'illustration que nous

fournit Debord méritent d'être retenues. Précisément, Debord est parvenu à imposer une certaine retenue à ces débordements crapuleux en portant plainte contre les plus abjects d'entre eux, et en obtenant satisfaction devant le tribunal. Puis il a eu la possibilité d'y répondre, par la publication, non confidentielle, des *Commentaires...*

Au même moment, Faurisson et les révisionnistes faisaient l'objet d'attaques autrement dangereuses, et les mêmes médiats crapuleux faisaient montre à leur égard d'une vindicte unanime qui ne l'était pas moins. Mais les révisionnistes se voyaient dénier par les tribunaux jusqu'au droit d'y répondre, au motif que leurs réponses, même quand elles ne portaient que sur des questions de faits vérifiables, portaient atteinte à l'ordre public, et même à l'ordre moral (Tribunal de Lyon). Et les révisionnistes n'eurent bientôt *aucun* moyen de répondre dans les médiats. Et même leurs réponses *confidentielles* se firent au risque de l'amende et de la prison.

Dans ce contexte, l'évocation par Debord de ses propres malheurs paraissait légèrement disproportionnée, et je me souviens avoir refermé l'excellent livre, où je venais aussi d'apprendre la ville de sa nouvelle résidence en pensant : "Il joue au Faurisson d'Arles". On sait qu'Arles a donné son nom au célèbre saucisson qui y fut produit industriellement et permettait à un vaste public d'obtenir au rabais un produit satisfaisant et moins onéreux que les produits "pur porc" de la tradition charcutière artisanale.

Enfin est venu l'opuscule "*Cette mauvaise réputation*"; hélas...! C'est la première fois qu'un livre de Debord m'est tombé des mains. Non pas que Debord n'ait une fois de plus entièrement raison contre la plupart de ses critiques. Mais à croiser le fer avec de trop modestes adversaires, on s'expose à gaspiller son talent et à en perdre la maîtrise. Et quand bien même aurait-on estoqué tous les adversaires qui ont eu l'audace d'évoquer l'Internationale Situationniste et Guy Debord... La belle gloire ! Mais pour la première fois, il m'a semblé que Debord n'avait pas entièrement raison sur le sujet qu'il abordait. Les critiques qu'il réfute ne sont pas toutes du même niveau et l'amalgame qu'il en réalise n'est pas pertinent. Pour la seule d'entre ces critiques qu'il évoque et qu'il m'ait été donné de connaître directement, les extraits qu'il en cite ne sont pas judi-

cieux et l'image qu'il en donne n'est pas compréhensive. Sa réfutation est donc illusoire.

Mais entre temps, Debord avait trouvé un nouvel éditeur. *La Société du spectacle*, les *Commentaires...*, et les *Considérations...*, avaient été réédités chez Gallimard alors que, aux termes d'un dossier intitulé "Correspondance avec un éditeur" publié dans le numéro 12 et dernier de l'*I. S.* et en réponse à une lettre plutôt bien tournée de Claude Gallimard, l'*I. S.* avait conclu : "On t'a dit que tu n'auras plus jamais un seul livre d'un situationniste. Voilà tout. Tu l'as dans le cul. Oublie-nous."

Il n'en fallait pas plus pour qu'une foule d'alouettes péri-situationnistes croient tenir là la preuve de la trahison de Debord. Et pourtant il n'y avait plus d'*I. S.* et plus de situationnistes depuis douze ans, et même si le choix de son nouvel éditeur constituait un désaveu explicite de la position adoptée collectivement en 1969, je trouve que Debord a eu bien raison de ne pas contribuer plus longtemps à la mise en spectacle d'une radicalité qui avait perdu ses justifications et son fondement, et qui, dès l'époque était déjà artificielle. Il eût été plus utile de réfléchir aux causes qui permettaient l'ouverture d'esprit du célèbre éditeur à l'égard de l'*I. S.*. En règle générale, un auteur réellement subversif n'a pas besoin d'injurier un éventuel éditeur pour essuyer un refus. Gallimard acceptait sans censure d'éditer ces textes, il en devenait par le fait même un bien meilleur éditeur que tout autre, du fait de sa notoriété. Un point, c'est tout. Gallimard n'avait certes pas protesté contre la loi de censure publiée au J. O du 14 Juillet 1990, mais *aucun* éditeur n'a protesté...

Revenons-en donc à "*Cette mauvaise réputation...*" qui m'est tombée des mains. De même que la description de la société capitaliste et du mouvement de la valeur par Marx, séparée de la perspective du renversement de cette société, ne dérange personne, de même la description de la société du spectacle peut-elle ne relever que de la lucidité. Lucidité qu'on ne dénierait pas à Guy Debord et qui est suffisamment rare pour suffire à assurer sa gloire, mais qui ne suffira certainement pas à transformer le monde. Ce qu'il savait. Et il a su, à son heure — c'est peut-être la principale leçon de l'*I. S.* — être impitoyable envers ceux qui ne savaient pas traduire en actes une prétendue opposition à la société, fort à la mode en ces temps-là. Mais en

donnant à voir la persécution et la vindicte médiatique dont il était l'objet, tout en occultant la persécution infiniment plus grave, plus constante et plus systématique, il *collaborait* à la cohérence totalitaire du spectacle !

Cette mauvaise réputation qu'il revendiquait dans son dernier texte relèvait du procédé. Elle est artificiellement entretenue. Debord ne s'est pas aperçu à temps qu'en fait, il n'avait plus mauvaise réputation. Cette "mauvaise réputation", et l'anathème médiatique, d'autres que lui-même en étaient au même moment l'objet, et ils n'avaient aucun effort artificiel à faire pour en être victimes. Car la société du spectacle ne recherche guère la lucidité sur elle-même, mais elle sait cependant identifier ses ennemis.

Debord n'avait plus "mauvaise réputation..."

La société lui était reconnaissante d'avoir eu la sagesse de se refuser à apercevoir, ou à dire, le rôle central d'Auschwitz dans le spectacle. Il n'y a pas d'autre explication. Qu'on imagine un instant sa situation, et le sort qui aurait été le sien, s'il s'était avisé, non pas même de soutenir publiquement une opinion révisionniste, mais simplement d'appliquer à la commémoration holocaustique et au *Shoah business* les principes de sa critique du spectacle...

Il n'existe aucun texte de Debord, ni d'aucun situationniste historique, qui attaque ou critique la Vieille Taupe !

Il n'existe aucun texte de Debord, ni d'aucun situationniste historique, qui attaque ou critique Faurisson !

Il n'existe aucun texte de Debord, ni d'aucun situationniste historique, qui attaque ou critique le "révisionnisme" !

Mais il n'existe pas non plus la moindre critique ou protestation publique contre les persécutions dont la Vieille Taupe, Faurisson, et les révisionnistes, ont été victimes. Pas plus qu'il n'existe la plus petite trace de déférence holocaustique et de commémoration génocidaire dans aucun de ses écrits !

A ce jour, *deux* situationnistes historiques m'ont manifesté personnellement et *discrètement* leur sympathie.

Debord sera parvenu en cette fin de siècle à laisser derrière lui une œuvre dont on commence à louer la lucidité, et cependant il n'aurait aperçu ni l'«Holocauste», ni sa négation ! ...en réalisant une prouesse peu banale dont l'équivalent eût été, aux XIIe, XIIIe ou XIVe siècles, de décrire le cœur social du pouvoir, en se refusant à apercevoir l'église catholique ! Il aura

été le critique le plus profond de la société du spectacle sans apercevoir le rôle d'*Auschwitz* dans le règne de l'Église cathodique.

“Une notoriété anti-spectaculaire est devenue quelque chose d'extrêmement rare. Je suis moi-même l'un des derniers vivants à en posséder une; à n'en avoir jamais eu d'autre. Mais c'est aussi devenu extraordinairement suspect. La société s'est officiellement proclamée spectaculaire. Être connu en dehors des relations spectaculaires, cela équivaut déjà à être connu comme ennemi de la société.” (*Commentaires sur ...*, page 28)

Cette phrase, seuls quelques révisionnistes, c'est-à-dire ceux d'entre eux qui jouissent d'une certaine notoriété — et la seule notoriété dont ait jamais joui un révisionniste est négative et anti-médiatique — pourraient, sans ridicule, la signer aujourd'hui.

**PIERRE GUILLAUME.**

*Février 1995.*

**[manquent cinq photos]**

## Quand ces choses commenceront...

“Né en 1923, René Girard vit et travaille aux États-Unis depuis 1947. Il a construit ces trente dernières années une œuvre singulière, aux confins de l’analyse littéraire, de l’histoire, de la philosophie et de la théologie. Sa pensée, parfois surprenante ou controversée, connaît depuis ces dix dernières années une audience croissante, attestée notamment par les colloques et numéros spéciaux de revues qui lui sont consacrées.” C’est ainsi que *Le Monde* (4 octobre 1994 p. 2) présentait René Girard.

Dans *Droit et histoire* (La Vieille Taupe, Paris 1986) j’avais écrit huit ans plus tôt, sans obtenir, autant que je puisse en juger, la moindre attention de mes lecteurs :

“Quatre livres permettent de cerner l’ensemble des problèmes anthropologiques soulevés par l’affaire Faurisson.

GERBER, Alain : *Une Rumeur d’éléphant*, Paris, Robert Laffont, 1984, 465 p.

GIRARD, René : *La Route antique des hommes pervers*, Paris, Grasset 1985, 249 p.

DISPAUX Gilbert : *La Logique et le quotidien. Une Analyse des mécanismes d’argumentation*, Paris, Éditions de minuit, 1984, 189 p. (notamment les pages 65 à 82).

HERGÉ : *Tintin en Amérique*, Tournai, Casterman, 1947, 62 p.”

Nous reviendrons, dans de prochains numéros, sur la pensée et sur les thèses de René Girard, et nous discuterons certaines de

ses analyses. Mais nous voudrions éviter d'y rechercher ce que nous pourrions y trouver d'erroné pour rejeter ce que cette pensée peut avoir de *juste*. Car cette pensée fait l'objet de résistances et de dénégations surprenantes, et cette pensée *dérange* profondément la Vieille Taupe et nous oblige à remettre en questions certains des postulats que nous croyons les mieux assurés, et certaines des perspectives auxquelles nous sommes le plus viscéralement attachés.

Pour certains, il suffit que René Girard soit chrétien et inscrive explicitement sa pensée dans la perspective chrétienne, pour refuser, d'un haussement d'épaule, de s'y intéresser. Pour d'autres, son manifeste préjugé judéophile suffit à le rendre suspect. Il n'en reste pas moins que René Girard est le seul, dans le désert de la pensée contemporaine, à percevoir certaines réalités sociales et certains mécanismes humains dont nous avons expérimenté la réalité en acte. Cette pensée nous confronte à de vrais problèmes.

C'est ce dont nous voudrions persuader le lecteur par ces quelques citations, avant d'entreprendre une discussion qui prendra du temps.

**PIERRE GUILLAUME**

## **René Girard**

est professeur de littérature à Stanford University, USA.

Il a publié :

*Mensonge romantique et vérité romanesque*, Grasset, 1961

*Dostoïevski : Du double à l'unité*, Plon, 1963

*La Violence et le sacré*, Grasset, 1972

*Critique dans un souterrain*, L'Age d'Homme, 1976

*Des choses cachées depuis la fondation du monde*, Grasset,  
1978

*To Double Business Bound*, Johns Hopkins, 1978, Athlone,  
1988

*Le Bouc émissaire*, Grasset, 1992

*La Route antique des hommes pervers*, Grasset, 1985

*Shakespeare : Les feux de l'envie*, Grasset, 1990

*Extraits de Quand ces choses commenceront...  
(entretien avec Michel Tréguer, Paris, Arléa,  
1994).*

... Je n'hésite pas à contredire le texte, de même que nous contredisons les chasseurs de sorcières lorsqu'ils nous assurent que leurs victimes sont coupables. Il faut faire sauter le mythe au sens ou nous faisons sauter les procès de sorcières. Il faut montrer que, derrière le mythe, il n'y a ni de l'imaginaire pur, ni de l'événement pur mais un compte rendu faussé par l'efficacité même du mécanisme victimaire, mécanisme qu'il nous raconte en toute sincérité mais qui est forcément transfiguré par ses conteurs qui sont les persécuteurs. (page 42)

[...]

Mais il est vrai aussi que, dans bien des cas, ce sont des caricatures qui se mettent en place, des exploitations détournées et pathologiques de l'obsession victimaire. Désormais, *on ne persécute plus qu'au nom des victimes !* (page 63)

[...]

A l'extrême, la toute-puissance de la victime devient telle dans notre univers qu'elle est peut-être en train de glisser vers un nouveau totalitarisme. (page 64)

[...]

*Mais, bon, on ne va pas tout de même ouvrir des camps ou des goulags au nom du «politically correct»?...*

Eh!...Il y a des manières plus astucieuses que le goulag de se débarrasser des gens. On va peut-être voir ça...

*Reviens toujours le temps des procès, fussent-ils d'intention, et des chasses aux sorcières...*

Pourquoi l'aveu des victimes, dans toutes les chasses aux sorcières, dans les procès staliniens par exemple, est-il si important ? parce qu'il refait l'unanimité. Lorsqu'il y a transcendance sociale véritable, comme dans une monarchie de droit divin ou dans une démocratie consensuelle fondée sur des principes universels, l'unité de la société n'est pas périodiquement mise en cause par le décès de son représentant. "Le roi est mort, vive le roi !" Mais dans un univers où la vérité découle toujours d'une unanimité menacée, si l'unité se fissure, il faut à chaque fois la refaire sur le dos des victimes. C'est ce qui fait le caractère tragique de ces systèmes.

*Mais qu'est-ce qui convainc la victime elle-même de s'avouer coupable, à l'inverse de Job ?*

La pression mimétique ! Les sorcières avouent toujours, les accusés politiques aussi, par l'effet de cette clôture de la représentation dont nous parlions. Les êtres humains vivent à l'intérieur de certaines formes sociales. Lorsqu'ils voient que tout le monde est contre eux, où puiseraient-ils la force de ne pas avouer, sur quoi se fonderait leur refus ? Les sorcières sont les doubles de leurs juges, elles partagent leurs croyances dans leur propre culpabilité.

*Vous pensez par exemple que dans un procès stalinien, l'accusé finissait par penser qu'il pouvait bien mourir si ça réconciliait la société sur sa vie ?*

Pas toujours, mais ça a du arriver... Et puis, il y a ce prestige immense de la violence... N'est-il pas vrai que le prestige du stalinisme a décré (notamment chez les intellectuels occidentaux !) à partir du moment où son degré de violence a baissé, où il a commencé à faire un peu d'autocritique ?...

*Alors où est la limite entre la juste dénonciation des persécuteurs et l'exagération dérisoire de ce phénomène ?*

On ne peut pas faire de règles, on ne peut pas donner de recettes. C'est la différence entre ce qui vient de l'amour véritable et le pur ressentiment mimétique. Il ne faut jamais oublier que les persécuteurs, dans les systèmes stables, ne se savent pas persécuteurs; ils ne se reconnaissent pas dans le portrait que leurs victimes donnent d'eux lorsqu'elles commencent à se plaindre.[...] Quand la vérité est dite et redite, une fois qu'elle se trouve dans le domaine public, elle finit toujours par gagner du terrain. Beaucoup plus vite qu'il ne semblait possible, un consensus se fait sur des positions qui, peu d'années auparavant, paraissaient encore révolutionnaires, complètement inadmissible aux conservateurs.

Il y a beaucoup d'abus dans ce qui se passe dans nos sociétés depuis un quart de siècle, mais il y a aussi beaucoup de justice en marche. Il est très difficile de maintenir ces deux vérités

ensemble sous le regard et de faire à chacune la part qui lui revient. Les hommes sont ainsi faits, malheureusement, que la correction d'une injustice ne va jamais sans risque de chute dans l'excès inverse. C'est le mimétisme des groupes qui veut cela. Les sociétés modernes ressemblent à d'énormes masses semi-liquides toujours en mouvement. Pour modifier leur direction le moins du monde, il faut des efforts inouïs et une chance extraordinaire. Dès qu'on réussit, l'avalanche mimétique menace de tout emporter. A notre époque le mimétisme est renforcé par la communication instantanée et le sensationnalisme des médias. D'où l'importance du politique, et presque toujours sa prodigieuse poltronnerie, sa tendance à nager dans le sens du courant, comme Pilate, par soucis électoral, par impuissance à penser seul. Il ne faut surtout pas se figer dans des positions a priori «révolutionnaires» ou «traditionnelles». Vous voyez à quel point je suis modéré... On voit en moi un frénétique, parce que je ne me fais pas d'illusions à la Rousseau sur la bonté naturelle de l'homme, mais rien n'enseigne la modération comme la théorie du péché originel, qui est toujours l'inverse de ce que disent ses critiques. La croyance en la bonté naturelle de l'homme, parce qu'elle est toujours déçue dans la réalité, aboutit toujours à des chasses au bouc émissaire. Sur ce point, d'ailleurs, l'histoire de Rousseau lui-même et son aboutissement paranoïaque sont tout à fait exemplaires. (p. 66 à 69).

[...]

A mon avis, il n'y a de nouveauté qu'au sein de la tradition. Vous ne pouvez subvertir la tradition que de l'intérieur. A partir du moment où vous êtes extérieur à tout, vous êtes dans le néant et vous y restez ! Je crois qu'aujourd'hui on en est là... Plus on condamne l'imitation, plus on se voue à elle sous un déguisement quelconque. Jamais les modes n'ont été plus contraignantes qu'aujourd'hui. La vie intellectuelle n'est plus qu'une série d'engouements frénétiques, jusqu'au moment où le ressort se casse. (p. 73)

[...]

APRÈS DARWIN...

*Que pensez-vous des «créationnistes», qui prennent la Bible à la lettre ?*

Il ont tort, bien sur, mais je ne veux pas dire du mal d'eux... parce qu'ils sont aujourd'hui les boucs émissaires de la culture américaine. Les médias déforment tout ce qu'ils disent et les traitent comme les derniers des derniers.

*Mais s'ils ont tort ? Vous parlez de boucs émissaires, mais, que je sache, on ne les mets pas à mort, les créationnistes ?*

On les met au ban de la société. On dit que les Américains ne peuvent pas résister aux pressions sociales, et c'est généralement vrai. Voyez l'université, ce vaste troupeau d'individualistes moutonniers; il se croit persécuté, alors qu'ils ne le sont pas. Les créationnistes le sont. Ils résistent à la pression sociale. Chapeau !

*Mais s'ils ont tort, absolument ? Pour quelqu'un qui a le culte de la vérité, quel qu'en soit le coût, je vous trouve soudain bien indulgent !*

Et la liberté religieuse, qu'en faites-vous ? En Amérique comme ailleurs, le fondamentalisme résulte de la rupture d'un compromis séculaire entre le religieux et l'humanisme antireligieux. Cette rupture, c'est l'humanisme antireligieux qui en est responsable. Il épouse des doctrines qui commencent par l'avortement, qui se poursuivent par les manipulations génétiques et qui aboutiront demain sans doute à des formes d'euthanasie parfaitement huilées. En quelques décennies tout au plus on aura transformé l'homme en une répugnante petite machine à jouir libérée à jamais de la douleur et même de la mort, c'est à dire tout ce qui encourage chez les hommes, paradoxalement, les aspirations à quoi que ce soit de noblement humain, et pas seulement à la transcendance religieuse.

*Il n'y a rien de pire que d'essayer de conjurer des périls réels par des croyances fausses ?*

L'homme n'a jamais fait que ça.

*Ce n'est pas une raison pour continuer !*

Les fondamentalistes défendent souvent des thèses que je déplore, mais un reste de santé spirituelle leur fait pressentir l'horrible camp de concentration bien ouaté et duveteux que les bureaucraties bienveillantes nous préparent, et leur révolte me paraît plus respectable que notre somnolence. A une époque où tout le monde se gargarise de dissidence et de marginalité, tout en faisant preuve d'une docilité mimétique ahurissante, les fondamentalistes sont d'authentiques dissidents. J'ai refusé récemment de participer à une enquête prétendument scientifique qui les traite comme des cobayes, sans que les enquêteurs s'interrogent jamais sur le rôle de leur propre idéologie universitaire dans l'engendrement d'un phénomène qu'ils croient étudier objectivement, dans le détachement le plus complet. (p. 164 à 166)

# Le présent d'un illusionniste

*A propos du livre de François Furet :*

*Le Passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au XXe siècle. Paris, Robert Laffont 1995, 580 p.*

Nul doute que ce livre ne constitue, pour les années à venir, la référence obligatoire de la pensée respectable concernant l'expérience bolchevique et ses suites, d'une part et sa relation avec "l'idée" communiste, d'autre part. Ces sujets nous ont intéressés et nous intéressent encore. Nous aurons donc à revenir sur ce sujet dans les prochains numéros de *La Vieille Taupe*, d'autant plus que ce livre constitue une tentative de recomposition de l'idéologie dominante, l'idéologie de la classe dominante, et qu'il est une tentative sérieuse. De ce fait, il contient beaucoup de "vérités" et l'admission de beaucoup d'évidences qui se trouvaient, naguère encore, dispersées dans les œuvres d'honnêtes auteurs, situés dans l'ensemble de l'évantail politique, de l'extrême droite à l'ultra-gauche, en tout cas marginaux, et qui le resteront, car Monsieur François Furet se garde bien de citer ceux qui le gênent, et en particulier ceux qui avaient dénoncé l'expérience bolchevique *au nom de l'idée communiste*.

La classe dominante, et la pensée à son service, se doit d'être en prise sur la réalité et d'en rendre compte. Elle ne peut durablement se nourrir de chimères ou de galimatias idéologique, mais elle se doit de dominer, c'est à dire de nier et lamener les traditions qui la dérangent. De ce point de vue, le livre de François Furet est un chef d'œuvre. Mais même quand il donne l'impression d'enfoncer des portes ouvertes, "*chacun sait que la vérité n'est telle qu'à partir du moment où les grands prêtres autoproclamés de l'intelligentsia ont fini par la découvrir*", (*Le Français* 27 et 28 janvier 1995 p.10) et l'on doit se réjouir de

voir le terrain du débat déblayé des scories faisandées qui l'encombraient.

Mais avant d'aborder l'étude et la critique de ce livre, remarquons que François Furet nous dit, lorsqu'il parle de "l'illusion communiste", qu'il parle en connaisseur. Il fut lui-même, nous dit-il lors de l'émission de Bernard Pivot, "comme nombre d'autres universitaires de sa génération, séduit par le messianisme communiste". Il était, en donne-t-il comme preuve, membre actif du Parti "Communiste" "Français", avec lequel il rompit au moment de Budapest. Fort bien. Mais le P "C" "F" est certainement le dernier endroit où l'on pouvait s'attendre à trouver la plus petite trace d'illusion communiste, fût-elle messianique, et où l'on puisse partager la moindre passion communiste. Que des ouvriers aient pu y trouver une certaine solidarité, une certaine communauté, une certaine culture populaire, comme à d'autres époques dans des partis fascistes, ou des organisations catholiques, avec un résultat social qui n'a jamais, nulle part, été inférieur, c'est possible. Mais ils n'y ont jamais rien trouvé qui ressembla, même de loin, à une pratique ou une perspective communiste. Ils y ont trouvé tout le contraire. A plus forte raison des universitaires ne pouvaient-ils y trouver qu'une pratique politique et idéologique intolérable et déshonorante jusque dans ses détails, et le simple fait qu'ils aient pu participer à ces pratiques plus de vingt-quatre heures, démontre que ce qu'ils venaient chercher là n'avait rien à voir avec une perspective communiste. En dehors même des raisons théoriques générales, liées à la connaissance (il ne faut pas trop demander à des universitaires) le P "C" était une institution concrète, composée d'hommes réels engagés dans des comportements globaux. Une simple réunion de cellule se déroulait d'une certaine manière, avec des participants concrets. Et supporter cela plus de cinq minutes suffit à démontrer que la critique à l'égard de la société dont on est porteur n'a rigoureusement rien à voir avec la critique communiste pour la simple raison que ce sont les tares de l'organisation sociale dominante que l'on y retrouvait, *en pire*.

Que l'universitaire ait entretenu des illusions, c'est certain. Que la perspective communiste soit une illusion, c'est possible. Mais l'universitaire n'a jamais participé à une illusion *communiste*, et sa participation au P "C" "F" en est la meilleure preuve... Lorsque René Girard écrit : "*N'est-il pas vrai que le*

*prestige du stalinisme a décru (notamment chez les intellectuels occidentaux !) à partir du moment où son degré de violence a baissé, où il a commencé à faire un peu d'autocritique ?...*" il est beaucoup plus perspicace que l'universitaire "désillusionné" et il pointe du doigt sur ce que l'universitaire *politically correct* ne peut pas voir, et il confirme la thèse de la Vieille Taupe, qu'on vérifiera bientôt dans une autre circonstance : On sait maintenant comment l'Esprit vient aux universitaires : L'Esprit vient aux universitaires quand ils ont chaud aux fesses ! Il aura fallu l'insurrection populaire de Budapest, quelques-uns de ses congénères "communistes" pendus aux réverbères, et la mise à sac des locaux du Comité central à Paris, pour que l'universitaire commence à réfléchir... Mieux vaut tard que jamais... et rassurez-vous, on ne tuera pas *tous* les affreux. !

A la même émission de Bernard Pivot, consacrée à la mise sur orbite géostationnaire de la nouvelle star de la pensée, se trouvait un autre intellectuel "désillusionné", un certain Adler, qui, nous avoua-t-il sans être autrement gêné, avait adhéré lui, au Parti "Communiste", en 1959. Il ne nous a pas indiqué à quelle date s'était produite sa propre *désillusion*... Mais il nous a asséné à plusieurs reprises des commentaires et professions de foi antifascistes ! On ne sait pas très bien si ce sont ses *illusions* passées, ou son opportune désillusion, qui le qualifient pour être devenu le spécialiste atitré des médiats pour tout ce qui concerne l'ancienne URSS, et pour distiller dans *Libération* des leçons de morale au peuple russe, et à tous les autres... Ce sont probablement les deux, et la parfaite soumission aux intérêts du capital, que le synchronisme de ses allégeances successives garantit. Idéologue du capitalisme bureaucratique tant que celui-ci pouvait faire illusion, il s'est converti aux bienfaits du libéralisme au moment même où la *nomenklatura* y découvrait la meilleure garantie de la perpétuation de ses privilèges, et jetait sa défroque idéologique aux orties, en même temps que les structures économiques surannées et surclassées. On comprend dès lors l'usage de l'antifascisme par cet idéologue de la modernisation du pouvoir et de l'état de fait actuel. L'épouvantail nazi est le dernier rempart de sa légitimité, le seul point sur lequel il aurait jamais eu raison, et l'occasion de jouer au procureur pour éviter le banc des accusés. Et au fur et à mesure que le capitalisme bureaucratique dévoile sa réalité abominable, il devient absolument nécessaire que le nazisme ait

été plus abominable encore. C'est pourquoi l'abomination spectaculaire du nazisme ne cesse de croître depuis quelques années.

On aurait pu penser que ce *désillusionné*, précisément parce qu'il aurait fait l'expérience personnelle de la force des illusions et de l'entraînement collectif dans l'histoire, et ressenti intimement et douloureusement sa relative [ir]-responsabilité quant aux monstruosité commises au nom de l'idéologie à laquelle il adhérerait, serait au minimum capable de comprendre qu'il y ait pu avoir dans le camp d'en face des illusionnés aussi [peu] coupables que lui-même. C'est tout le contraire qui se passe, et cela suffit à prouver que *ces belles âmes sont de mauvaise foi*.

Quant à François Furet, qu'il soit désillusionné du stalinisme, soit ! Qu'il réfléchisse sur sa mésaventure... nous ne pourrions que nous en réjouir. Qu'il pense que l'idée même du communisme soit une illusion, nous ne demanderions pas mieux que d'en discuter avec lui, même si, contrairement à ce qu'il prétend, ce n'est pas cette idée-là qu'il a partagée, parce que les communistes ont tout intérêt à confronter leurs idées avec ceux qui ne les partagent pas. Mais sur ce plan Vilfredo Pareto ou Gustave Lebon ou René Girard, nous paraissent des interlocuteurs plus honnêtes, bien qu'ils soient beaucoup plus virulents contre l'idée communiste. Mais justement, les problèmes qu'ils soulèvent sont réels alors que les "repentis" ne nous proposent que les linéaments de leur adaptation au pouvoir *actuellement* dominant.

Prenons donc acte des impressionnantes révisions de la bonne conscience de gauche à laquelle se livre François Furet, d'autant plus qu'à bien des endroits, l'universitaire sait jusqu'où il ne doit pas aller trop loin pour rester *politically correct*, mais donne l'impression que lui-même n'est pas dupe de sa propre prudence.

Considérons maintenant le document ci-contre. Il s'agit de la reproduction de la première page. d'une "Invitation" qui en comporte quatre. Quels enseignements tirer de ce document ?

Premièrement que la Vieille Taupe disposait d'une telle invitation. Deuxièmement, page 2, on apprenait qu'une allocution de M. François Furet, intitulée "La Paix, une nécessité historique" clôturerait la séance inaugurale, et qu'il présidait en outre deux tables rondes consacrées, l'une à "État

des juifs ou État des citoyens”, l’autre à “Nations arabes ou oumma islamique ?” et était chargé d’en présenter la conclusion. Ce colloque était organisé par Radio *Shalom* et son président, Albert Mallet, qui ne cachent qu’à ceux qui ne veulent pas entendre, que la paix dont il s’agit est la *Pax Israëliana*, et que cette *Pax Israëliana* doit s’étendre au monde entier. L’organisation et le déroulement des différentes commissions et tables rondes du colloque montraient que les palestiniens y étaient invités pour faire de la figuration et baiser les pieds du vainqueur, et pour que leur présence rende manifeste la gloire d’Israël. Il ne s’agit, dans ce genre de colloque, que d’assurer la couverture idéologique du nouvel ordre mondial. Jamais “paix” ne fut plus **[ici est reproduit un document]** clairement la continuation de la guerre par d’autres moyens.

Mais surtout, jamais paix ne fut plus illusoire. L’intitulé du colloque est en lui-même intéressant. Quel avenir peut-il bien y avoir *après la Paix* ? — Sinon la guerre ? Et dans cette paix, comme dans cette guerre, le naguère désillusionné a choisi l’illusion la plus forte, l’illusion du plus fort. Le fait que cette illusion soit aussi la manifestation du triomphe d’une synthèse de l’idée “*Volkish*”, vaincue dans son incarnation allemande, et du “*messianisme judaïque*”, dans sa version profane, vaincu dans son incarnation bolchevique, le tout appuyé sur la raison du plus fort, incline à penser que l’universitaire repentí a moins changé qu’il ne le croit lui-même !

## LA VIEILLE TAUPE

## Pasqua

*Arrêté du 19 décembre 1994 portant interdiction de circulation, de distribution et de mise en vente d'un ouvrage (J.O. 25-26-27 dec. 94, n° 299) :*

Par arrêté du ministre d'Etat, ministre de l'intérieur et de l'aménagement du territoire, en date du 19 décembre 1994,

Considérant que l'ouvrage intitulé *L'Holocauste au scanner* est de provenance étrangère dès lors qu'il est traduit d'une langue étrangère; considérant que la mise en circulation en France de cet ouvrage est de nature à causer des dangers pour l'ordre public en raison de l'apologie des crimes contre l'humanité et de la contestation de ces crimes qu'il contient, et de la provocation à l'égard des anciens déportés et des familles des victimes de ces crimes qu'il constitue, la circulation, la distribution et la mise en vente de l'ouvrage intitulé *L'Holocauste au scanner* par Jürgen Graf sont interdites sur l'ensemble du territoire.

## Jospin

**Communiqué de La Vieille Taupe.** — Au cours de la réunion électorale du candidat Lionel Jospin, qui se tenait salle des Actes, à l'École Normale Supérieure de la rue d'Ulm, Paris Ve, ce lundi 3 avril 1995, vers 12 h 30, **Pierre Guillaume**, éditeur à l'enseigne de **La Vieille Taupe**, a posé au candidat la question suivante :

“Vous m'aviez autrefois promis *personnellement* qu'il ne serait jamais question en France d'interdire des livres. Puis-je vous demander ce que vous pensez actuellement de la censure et

quelle sera votre attitude à l'égard de l'interdiction de certains livres ?”

La question déclenchait un hourvari dans la salle, mais Lionel Jospin répondait, en substance :

“Je suis personnellement hostile à la censure. Je suis bien évidemment pour lutter fermement, de toutes mes forces, contre des thèses historiques absurdes, et qui sont rejetées par les plus grands historiens et démenties par tous les témoignages...! mais je suis contre la censure.

— Fort bien mais...”

Une partie de la salle se mit à hurler, mais l'éditeur contesté put cependant préciser *la question*, sans obtenir de réponse:

“Fort bien, mais sera-t-il possible de publier des thèses hétérodoxes ?”

*Une riposte de la vieille taupe à la censure...*

**Préface pour l'édition arabe  
de « L'Holocauste au scanner »**

*(Traduction)*

Le révisionnisme historique consiste simplement à appliquer les méthodes universelles de la critique historique, y compris à un événement tabou de l'histoire européenne : le sort des Juifs pendant la deuxième guerre mondiale. Ce sont uniquement les persécutions et la censure dont il a été victime en Europe qui ont conduit le révisionnisme à exister comme courant séparé dans l'historiographie contemporaine.

Phénomène d'abord européen et nord-américain, il n'avait guère intéressé la pensée arabe, qui nourrissait à d'autres sources son conflit avec le judaïsme.

C'est une grande joie de constater l'intérêt nouveau porté par la pensée arabe à une approche révisionniste de l'histoire européenne, qui seule peut permettre une compréhension entre les peuples, fondée sur la réalité et la vérité, et non pas sur des mythes manipulés au profit d'une politique.

C'est important pour les Arabes car cela leur ouvre la compréhension des causes profondes de la politique judéophile de l'Europe et de l'Amérique du nord, mais c'est aussi important pour nous, Européens, qui avons besoin de l'aide des Arabes pour rétablir en Europe la liberté de penser et la dignité de l'Esprit.

C'est pourquoi je salue avec joie et reconnaissance l'édition de la traduction arabe de ma modeste contribution à la *révision* de l'histoire de l'Europe.

**JÜRGEN GRAF**

## Médiat(sic)

A l'instar de Bernard Notin dans son article "Le rôle des médiats dans la vassalisation nationale : omnipotence ou impuissance ?" la Vieille Taupe se range sous la bannière orthographique de R. Salmon, qui a expliqué, dans "La communication médiatisée" (*Revue des Sciences Morales et Politiques*, n°1, 1986, pages 35-51) que plusieurs membres de l'Académie, à la commission du dictionnaire, recommandaient cette orthographe pour quatre raisons : la forme adjectivale est attestée depuis des siècles; en devenant substantif, les règles de la langue sont respectées; une utilisation correcte est possible au singulier et au pluriel; tous les dérivés souhaitables existent."

La Vieille Taupe adoptera dorénavant cette graphie et rejettera la forme latine, le pluriel de *medium*, les *media*, et sa francisation bâtarde : les médias. Elle invite tous ses amis à adopter fermement cette orthographe, à la fois pour des raisons de francophonie, et pour signifier discrètement notre solidarité avec Bernard Notin contre les censeurs. Cette graphie, qui finira par s'imposer, permettra de mesurer les progrès de l'influence de nos amis, et de la liberté, jusque dans les médias, et permettra à la vieille taupe de reconnaître les siens.

La Vieille Taupe, qui entend bien mettre au pas les médias, a décidé de commencer par les affubler d'un

*t*